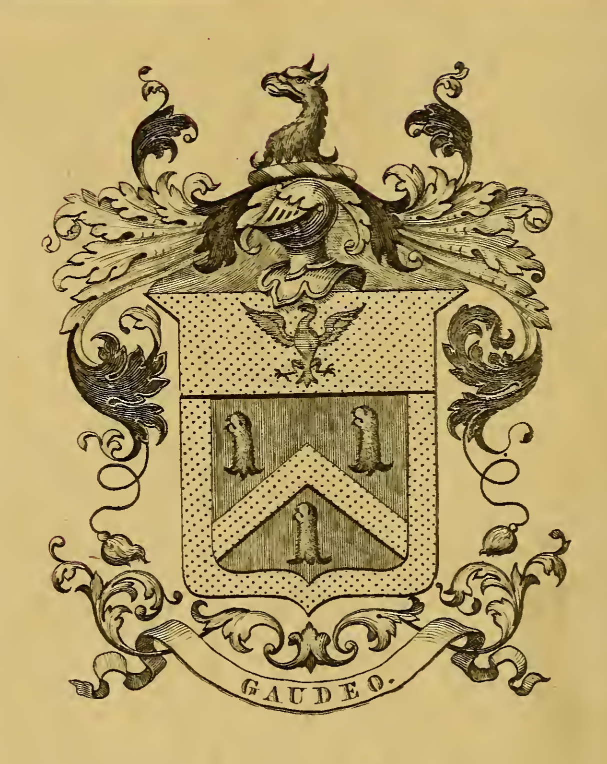
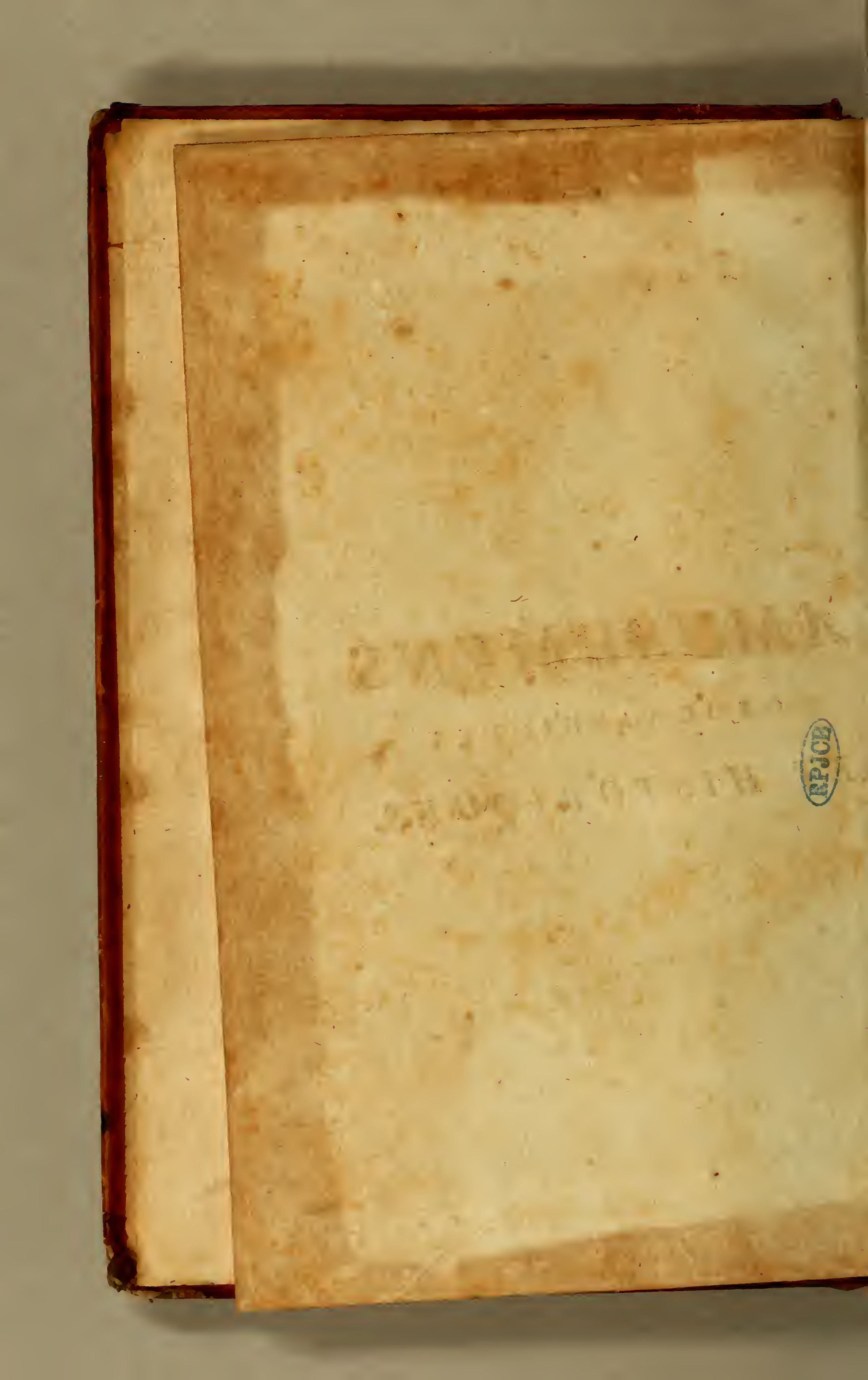


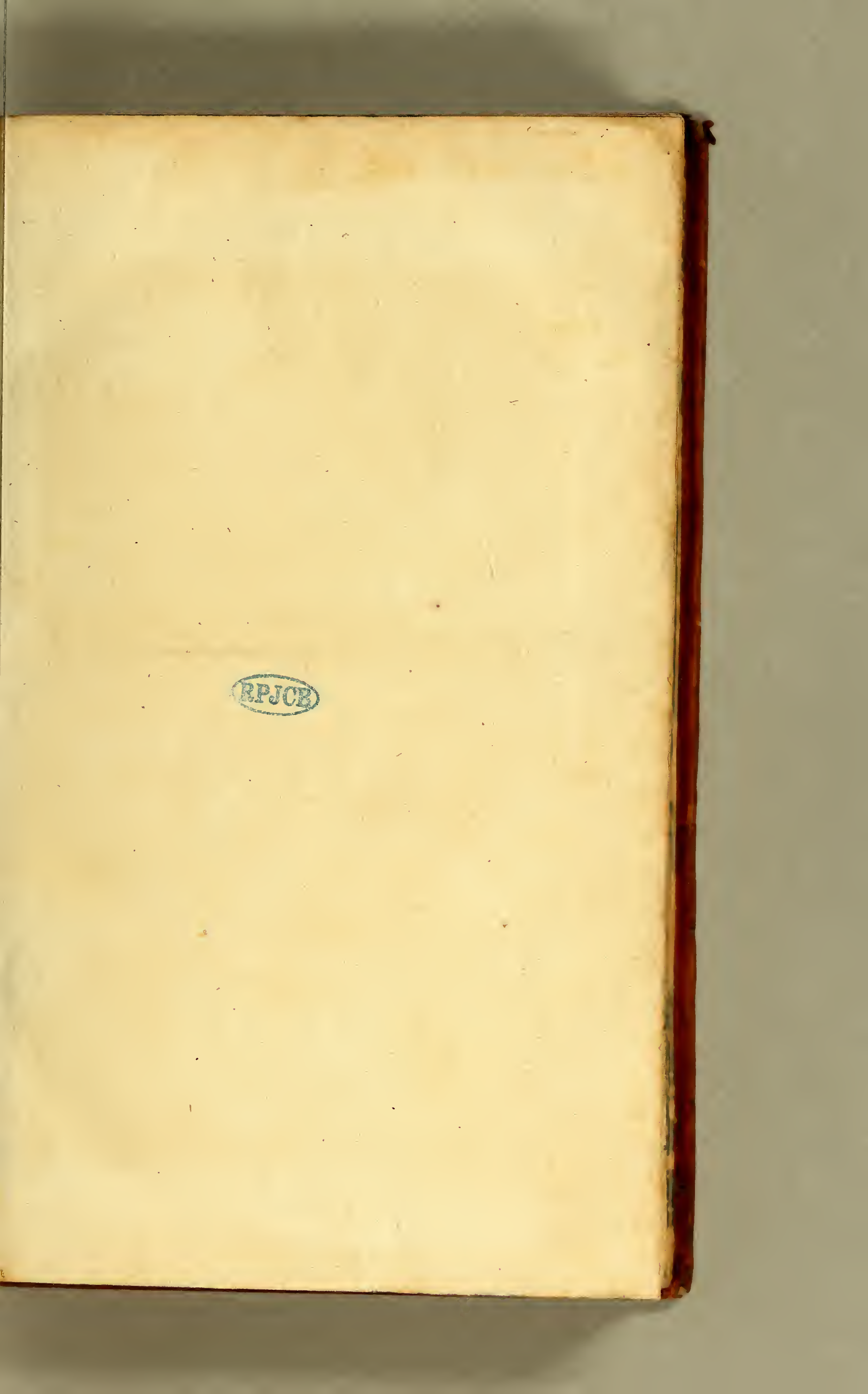

GAUDEO.

AMUSEMENS

GÉOGRAPHIQUES

ET HISTORIQUES.


RPJCB



que la population y ſoit proportionnée à ſon étendue, qui eſt de 300 lieues de longueur; il ne contient que 20,000 blancs en état de porter les armes, & environ 15,000 Indiens, métis & mulâtres. Cette contrée a pris ſon nom de la rivière de Chil; on a dit par corruption Chili.

Le Gouverneur de cette vaſte province ou de ce royaume a le titre de Préſident & de Capitaine général, parce qu'il a inſpection ſur le militaire & ſur la magiſtrature. Il fait ſa réſidence à San-Iago. Les Officiers ſupérieurs qu'il a ſous lui portent une longue baguette de ſix à ſept pieds, pour marque de leur dignité: mais ce Gouverneur, quels que ſoient ſes pouvoirs, relève du Vice-Roi du Pérou, & il eſt obligé d'exécuter ſes ordres. Il eſt vrai que l'éloignement fait qu'ils ne ſont pas toujours exactement remplis.

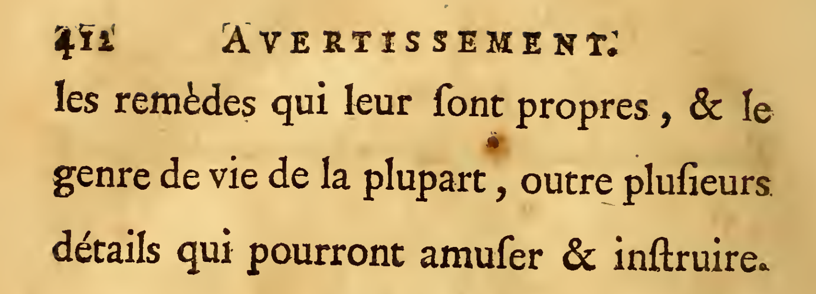
Les deux Evêques du Chili & les autres dignités eccléſiaſtiques relèvent de l'Archevêque de Lima.

Le tribunal de l'inquiſition n'a pas manqué d'y établir ſon pouvoir tirannique & odieux; il a dans cette région un Commiſſaire général, qui diſtribue dans chaque ville & même dans chaque village un grand nombre d'Officiers ſubalternes.

MÉMOIRE
SUR LES MALADIES
DE SAINT-DOMINGUE.

AVERTISSEMENT.

PLUSIEURS motifs m'ont engagé à publier ce Mémoire, auquel il m'a fallu faire beaucoup de changemens. En premier lieu, il m'a paru qu'il entrait dans les vues utiles de la Société Royale de Médecine, qui a demandé des mémoires sur les maladies des différentes contrées : je souhaite que cette Compagnie illustre y trouve quelques bonnes observations. Il sera du moins vu avec plaisir par un grand nombre de Lecteurs, auquel il présentera une description curieuse des plantes & arbustes de Saint-Domingue, ainsi qu'un apperçu intéressant sur les maladies de ses habitans,



les remèdes qui leur ſont propres, & le genre de vie de la plupart, outre pluſieurs détails qui pourront amuſer & inſtruire.





MÉMOIRE

Sur les maladies les plus communes à Saint-Domingue ; leurs remèdes ; le moyen de les éviter ou de s'en garantir moralement & phisiquement.

Par feu M. BOURGEOIS, Secrétaire de la Chambre d'Agriculture du Cap.

IL eſt eſſentiel de rechercher les cauſes des maladies d'un pays. C'eſt toujours une choſe importante à l'Etat. Les Souverains, qui, comme le nôtre, veulent être encore plus les pères que les maîtres de leurs ſujets, veillent par tous les moyens imaginables à la conſervation des hommes. Quels réglemens ingénieux & utiles n'a pas enfanté, dans l'Europe, ce deſir de conſerver l'eſpèce humaine ! Combien de ſavans Médecins, de Phiſiciens du premier ordre, ſont employés à la recherche de ſecrets propres à adoucir les maux de l'humanité !

Plus qu'ailleurs la ſobriété eſt ici néceſſaire : nous en avons des exemples à notre porte ; les Eſpagnols qui habitent comme nous Saint-Domingue, parviennent pour la plupart à un âge très-avancé, parce qu'il n'y a pas de gens au

monde plus ſobres. Je ſais que c'eſt plus le fruit de leur pareſſe que de leur diſcernement; mais, ſans les imiter en tout, prenons d'eux ce qui eſt ſalutaire à la conſervation de notre être. De bonne nourriture, que l'on ne connaît guère ſous ce ciel, ſuppléerait au corps ce qui lui manque dans un pays où la tranſpiration eſt exceſſive & continuelle.

Ce n'eſt point à l'air de Saint-Domingue qu'il faut imputer les mortalités fréquentes qu'on y voit. Cet air eſt ſalubre, il ne porte avec lui nulles malignes influences; ce qui eſt ſi véritable, que les pulmoniques, les perſonnes attaquées de ces maladies, qui ailleurs conduiſent à la mort, s'y rétabliſſent contre toute eſpérance, lorſqu'ils veulent obſerver un régime exact, mais moins gênant encore qu'en Europe. Les ſantés délicates, les tempéramens faibles & valétudinaires, y vivent bien plus longuement qu'ils ne feraient dans des climats réputés meilleurs. Les anciens colons ont même fait une remarque sûre; c'eſt que les gens qui arrivent d'Europe avec la complexion la moins robuſte, réſiſtent ordinairement mieux au climat, que ceux qui y viennent avec une conſtitution forte & vigoureuſe. Les perſonnes d'un tempérament ſec, peu chargées d'embonpoint ou de graiſſe, paraiſſent auſſi plus propres à y vivre.

Ces obſervations ſe font tous les jours, & je les ai vérifiées pendant près de vingt-quatre ans de ſéjour. Les nouveaux-débarqués, dont les pores ne s'ouvrent jamais, ou que rarement, pour laiſſer ſortir les humeurs hétérogènes que la Nature elle-même pouſſe au-dehors par les ſueurs, ſont également moins propres à vivre dans cette iſle: mais il y a du remède à tous ces accidents, comme je le dirai par la ſuite. Les hommes ſanguins, ceux dont le viſage empourprés dénote une abondance de ſang trop inflammatoire, ſont encore dans le même cas: ce ſont ceux-ci, qui ont donné cours à une opinion preſqu'entièrement fauſſe, que la maladie la plus commune était ici ce qu'on nomme *mal-de-Siam.*

Quoique je ne ſois rien moins que Médecin, je vais cependant haſarder mes conjectures ſur ces maladies & autres dont le pays ſe trouve incommodé, moins peut-être que bien d'autres parties de l'Univers, qui ne paſſent pas malgré cela pour mal-ſaines. Je détruirai, ou ferai en ſorte de détruire la mauvaiſe opinion que l'on a priſe de ce climat. La plupart des maladies y ſont extraordinaires, affectent de dire pluſieurs perſonnes, ſur-tout celles qui devraient les connaître par état; mais elles n'ont cet aſpect que pour quiconque a négligé d'étudier

leurs variations : car elles ſont par-tout les mêmes ; leurs ſimptômes ne diffèrent qu'aux yeux de qui ne ſait pas en découvrir l'origine. Moi qui aime à tout ramener au principe le plus ſimple, je ne craindrai point d'avancer que qui raiſonne différemment ſur celles de ce pays-ci, n'y connaît rien ; je ne parle auſſi affirmativement, qu'après en avoir fait convenir beaucoup de gens du métier, Médecins & Chirurgiens.

Les maladies ordinaires à Saint-Domingue y ſont ſi ſimples, ſi peu compliquées, ſi faciles à guérir, quand le malade eſt aſſez raiſonnable pour vouloir s'aider de lui-même, que les perſonnes chargées du ſoin de guérir ou d'aider la Nature, qui ont acquis quelque expérience, ſe contentent d'ordonner des remèdes fort ſimples, dont on ne ſe douterait preſque pas ; des rafraîchiſſans, des boiſſons légères, le tout compoſé avec certains végétaux du pays, ont longtems formé toute la médecine dont on feſait uſage. Il mourait bien moins de monde. Je n'oſe dire que les traitemens s'exercent aujourd'hui plus mal, mais je le crains.

La preuve déciſive que l'air de Saint-Domingue n'eſt pas ſi pernicieux qu'on le prétend communément, c'eſt qu'on n'y eſt point ſujet aux maladies épidémiques qui font ailleurs de ſi cruels ravages. La peſte, par exemple, eſt un

un mal inconnu, je ne dis pas dans notre isle, mais dans toute l'Amérique méridionale, quoiqu'elle renferme des climats plus chauds que ceux de l Europe. On a voulu dire que la rage, également inconnue dans cette quatrième partie du monde, avait commencé à paraître dans notre isle; mais c'est un fait dont il est permis de douter. L'isle est heureusement privée de ces réptiles venimeux qui désolent les autres contrées; les insectes qu'on y redoute ne sont rien moins que mortels. Enfin, la petite vérole même n'y est pas, à beaucoup près, si dangereuse qu'en Europe, ou dans le fond de l'Amérique septentrionale. De quel climat d'Europe en pourrait-on dire autant? Sa salubrité est due à sa position entre les deux tropiques: il est assez chaud pour exciter d abondantes transpirations, mais en même tems assez tempéré pour ne pas occasionner les mauvais effets des climats trop chauds. Les brises ou vents périodiques-journaliers qui y règnent, en rafraîchissant l'air, le raréfient d'une manière très-sensible; le vent qui s'élève la nuit est extraordinairement frais, & celui du jour, s'il l'est moins à cause du soleil qui l'échauffe vivement, a un autre avantage qui est de dissiper les vapeurs malignes que les premiers rayons ont élevées de la terre. Il est donc impossible que l'on respire long-

tems un mauvais air ; il eſt ſans ceſſe purifié & par le vent, & par la chaleur : le ſoleil fond & diſſout des particules que le vent chaſſe à la mer, dont cette terre eſt environnée. D'ailleurs l'iſle de Saint-Domingue eſt fort haute, bien différente en cela d'autres iſles plus baſſes que la mer qui les entoure, & qui ne ſont, pour ainſi dire, que des ſables brûlans. Elle n'eſt point trop montagneuſe, quoiqu'elle ſoit parſemée de montagnes de diverſes formes & hauteurs : ſon étendue eſt ſi conſidérable, que ſes montagnes laiſſent entre elles des terrains immenſes, qui compoſent en pluſieurs endroits les plus belles & les plus fertiles plaines ; c'eſt où règne un printems éternel, bien plus ſenſible dans les lieux où le Français n'a point encore porté ſon ardeur deſtructive, ou de tout mettre en rapport.

L'air de la plaine eſt bon, mais il n'eſt pas par-tout le meilleur : ce qui dépend de la poſition & de la nature du vent qui y règne ordinairement, & du plus ou moins d'éloignement de la mer. Le vent du ſud eſt trop chaud, il brûle & deſsèche les corps comme les plantes : heureuſement il n'eſt fréquent que dans la partie Eſpagnole, ſi fortement boiſée, qu'elle en eſt à couvert de diſtance en diſtance. Les montagnes reçoivent auſſi de leur ſituation le bon ou le mauvais air qu'on y reſpire : dans la ſeule partie

Françaiſe, la plupart ſont agréables à cauſe de leurs cultures, & la demeure en eſt fraîche, ſur-tout durant la nuit, où il faut ſe couvrir comme dans les pays froids. L'air eſt ſeulement ſur quelques-unes un peu trop ſubtil; les eaux y ſont ſi froides & ſi vives, qu'elles cauſent des tranchées qui dégénèrent à la longue en maladies aiguës. Pour les eaux de la plaine, comme elles deſcendent preſque toutes des montagnes, elles ſont plus ou moins bonnes, ſelon les terrains qu'elles traverſent : les minéraux n'allant point juſqu'au ſommet des montagnes, mais étant renfermés à leurs baſes, ce qui eſt l'opinion reçue & que les expériences de tous les pays ont confirmée, il arrive quelquefois que, pures dans leur origine, elles contractent dans leurs cours une malignité qui engendre de très-mauvais effets. Elles paſſent par des veines de mines qui leur communiquent un levain pernicieux; ce qui ſe remarque à la longue par l'uſage qu'on en fait.

Jamais les habitans les plus ſoigneux de conſerver leur ſanté n'y font attention, parce qu'il leur ſerait facile d'y remédier, étant rare qu'ils n'en aient pas d'une autre qualité à leur bienſéance. Les trois-quarts des obſtructions dont ils ſe plaignent, proviennent de cette cauſe, ſans qu'ils le devinent, ou qu'on puiſſe même

le leur perſuader. Il y en a à Saint-Domingue de toutes les eſpèces, & elles ſont très-communes : obſtruction au foie, à la rate, embarras des viſcères, fluxions & autres accidents qui naiſſent du défaut de circulation du ſang, ou des humeurs ; deux ou trois jours les diſſipent dans des ſujets aſſez bien conſtitués, & pourvu qu'on y remédie dès le principe, ſinon elles deviennent incurables ou preſque incurables : les eaux ferrugineuſes, ou ſimplement rouillées, font un effet bien prompt dans ces ſortes de maladies.

Ceux qui ne boivent que des eaux des grandes rivières, ſont moins ſujets à ces inconvéniens funeſtes ; elles ſont plus légères, ainſi que j'en ai fait l'épreuve, comme étant plus battues : ſi elles ſont moins apéritives que celles de la montagne, elles ont auſſi bien moins de crudité ; le ſoleil tombant deſſus à plomb, leur ôte cette fraîcheur nuiſible qu'elles ont dans l'intérieur des montagnes. Ce que je ne puis pardonner à nos habitans de Saint-Domingue, c'eſt de n'avoir point de fontaines domeſtiques dans leurs maiſons, afin d'y mettre repoſer & ſe refaire leur eau, qu'ils ſe contentent de dépoſer dans des jares ou *canaries*, ainſi qu'ils les appellent, pour la boire ſur-le-champ. Il arrive que cette eau, ſouvent bourbeuſe, mal-

propre, imprégnée encore des ſédimens qu'elle ramaſſe dans ſon cours, occaſionne des maux dont on ne remonte jamais à la ſource, & qui ſont traités différemment de ce qu'ils devraient être. Sans les ſueurs fréquentes, on en verrait encore de plus prompts & de plus terribles effets.

Pour n'y plus revenir, je parlerai tout de ſuite de la ſalubrité de ces tranſpirations ſi abondantes ici. Je crois bien que par laps de tems ces ſueurs nuiſent, qu'elles précipitent peu-à-peu dans la phthiſie, la dhiarrée & les autres maladies qui naiſſent de l'affaiſſement des ſolides; il n'eſt pas moins certain qu'elles font en maintes occaſions un bien infini, qu'elles expulſent du dedans une quantité prodigieuſe d'humeurs craſſes, impures, qui attaqueraient les parties nobles. Les ſueurs ſont ſi ſalutaires ſous ce climat, que j'y ai vu des malades à l'agonie, hors d'eſpérance, à qui, par dernière reſſource, on feſait prendre un bain tiède, qui à l'inſtant leur provoquait une abondante tranſpiration, dont ils étaient guéris ſans autre remède. L'hidropiſie, maladie ſi fréquente à Saint-Domingue par les raiſons que j'ai déduites, en reçoit un ſoulagement quelquefois auſſi ſubit: voilà pourquoi on s'y ſert communément & avec ſuccès, dans le traitement de toutes ces

maladies, de ſudorifiques & d'alexipharmaques; j'y ai vu même guérir des hidropiques, ſans employer qu'un régime bien ſimple : on ne les nourriſſait qu'avec du biſcuit & de la viande grillée, & pour toute boiſſon du taffia à diſcrétion.

La ſaignée eſt ſous ce ciel le plus dangereux de tous les remèdes, & c'eſt celui que l'on y emploie le plus volontiers. Je penſe, en ſoumettant toutefois mon ſentiment aux gens de l'art, que, ſi on la ſupprimait entièrement, il réchapperait beaucoup plus de nouveux-arrivés, que par les nombreuſes ſaignées, avec leſquelles on les affaiblit. J'en ai tant vu périr dans le moment même de la ſaignée, que je ſerais tenté d'avancer qu'elle y devrait être défendue. J'en ai ſuivi pluſieurs dans leurs maladies, & il m'a ſemblé que la lancette ſeule les tuait; en ayant cherché la raiſon ſecrette, indépendamment de la cauſe apparente, j'ai découvert qu'il n'en eſt preſque point que ne ſéduiſe en arrivant le libertinage du pays. Les négreſſes, autant pour gagner de l'argent que par eſprit de débauche, les viennent trouver, & leur font toutes les avances; ils s'y livrent avec d'autant plus d'ardeur, que la mer, qu'ils viennent de quitter, échauffe extraordinairement : la fièvre les prend là-deſſus, on les ſaigne, ou parce qu'on né-

glige de leur demander ce qu'ils ont fait, ou parce qu'ils ont honte de l'avouer, ou parce que, tombés déjà dans l'affaibliffement, ils font hors d'état de s'expliquer. La mort en ce cas eft inévitable. Si on les eût fimplement purgés, rafraîchis, nourris avec de bons bouillons, on les eût rappelés à la vie.

Quant au danger de la faignée, il eft partout le même, dans prefque toutes les maladies dont les hommes font attaqués fous ce climat; il en mourrait moins fi elle était totalement fupprimée: d'abord elle eft pernicieufe & mortelle pour tous les fcorbutiques, maladie que l'air du pays femble donner, mais qui vient plutôt des mauvaifes boiffons & des mauvais alimens. Le moindre féjour que l'on fait à Saint-Domingue, à la fuite d'un voyage qui n'y contribue pas moins, occafionne dans tout le corps le développement & la fermentation de cet affreux levain, qui y germe fans ceffe, & ne fe déclare au dehors que long-tems après, par des accidens fi difficiles à comprendre, qu'on n'y connaît fouvent rien, & qu'on y applique des remèdes qui augmentent le mal. Le Prothée de la Fable ne fe transforma jamais en tant de manières différentes, qu'en prend cette cruelle maladie pour fe dérober aux reffources de l'art.

J'ai parlé du voyage qui y prépare, & qui en est comme l'avant-coureur. Il faut savoir qu'il est deux espèces de scorbut, l'un de terre, & l'autre de mer, qu'il serait à propos de distinguer, parce qu'ils diffèrent entre eux dans leurs effets, & par conséquent dans leurs cures. Le scorbut de mer n'est rien ou presque rien; on le dissipe aisément par l'usage du citron, de l'oseille, du vinaigre, de la moutarde, & de tous les acides, même avec les plus légers anti-scorbutiques, lorsqu'ils sont appliqués à tems & dès le principe. Si on le néglige trop & qu'on le laisse invétérer, il devient alors plus pernicieux que l'autre: car ceux qui s'en trouvent attaqués à un certain point, meurent quelquefois aux approches de la terre: & parce qu'il faut passer la mer pour venir ici, je présumerais assez volontiers qu'il est l'origine & le fondement du scorbut de terre, qui n'est qu'un dérangement des liqueurs, causé par la corruption des humeurs, qui infeste bientôt toute la masse du sang. Ce désordre se communique des unes aux autres des parties animales; &, si on le laisse parvenir au dernier période, il n'y a plus d'espérance de guérison. Le progrès du scorbut est plus ou moins lent, selon la différence des constitutions. Ce n'est que de celui de terre dont j'entends ici traiter; mais comme l'autre

en pourrait bien être la première caufe, je dois remarquer que la mer refferre fi fort, & que tout ce que l'on mange dans les traverfées échauffe tellement, que les perfonnes qui ne font point accoutumées à ces voyages en font une trifte expérience; il faut que leur fanté s'en reffente, lorfqu'elles font débarquées. Il s'eft amaffé en elles une fi grande abondance de matières putrides, deftinées par la Nature à être expulfées au-dehors par la voie des fécrétions ordinaires, que la tête ne tarde pas à s'embarraffer; les liqueurs, dont l'équilibre eft néceffaire pour fe bien porter, ne circulant plus librement, il eft immanquable que la fièvre furvienne avec des accidents proportionnés aux embarras qui en font caufe. Pour prévenir l'effet de ces accidents funeftes, il ne s'agit que de faire donner force lavemens, qui font ici très-falutaires, de recommander la diète, d'ordonner des bouillons rafraîchiffans, & pour boiffon ordinaire une limonade légère faite avec l'orange fure ou aigre. La fièvre, qui n'eft qu'accidentelle, ceffe pour lors. Les Médecins prudens n'attendent même pas que la fièvre prenne aux paffagers; auffi-tôt après leur arrivée, ils les font traiter comme je viens de dire. Mais combien en eft-il qui périffent faute de ces utiles précautions?

Il eft auffi beaucoup de nouveaux-arrivés qui

meurent faute de ſecours. Une foule de miſérables, bercés par l'eſpérance d'une fortune rapide, beaucoup plus difficile à ſaiſir ici qu'ailleurs, parce que les reſſources y ſont bornées & les dépenſes énormes, arrivent ſans ſavoir où donner de la tête: ils ſont bientôt diſſuadés de cet eſpoir trop flatteur, dont on les avait imprudemment charmés en France. Le chagrin s'empare d'eux, la misère qu'ils voient prochaine, le manque de retraite où ils puiſſent trouver les beſoins de la vie, dans un pays où les auberges ſont rares & d'une cherté épouvantable; toute cette affreuſe perſpective pour des nouveaux-arrivés en plonge plus au tombeau que la prétendue inclémence de l'air & du climat. Il eſt aiſé d'obſerver que ceux qui rencontrent un aſile en débarquant, y ſoutiennent ordinairement mieux les aſſauts de la maladie, & qu'il n'en meurt guère que de débauche ou d'intempérance. Mais l'abord perpétuel & incroyable de tous ces chercheurs de fortune, a fait depuis long-tems diſparaître une hoſpitalité qui caractériſait ſingulièrement nos anciens habitans de Saint-Domingue: à peine y en voit-on aujourd'hui de légères traces.

Il ne ſerait qu'un moyen de ſauver un grand nombre de malheureux qu'une extrême imprudence a portés à s'expatrier. Tous les hommes

ſont utiles à l'Etat, & les tendres regards d'un Roi, qui eſt le père de ſes peuples, doivent plutôt tomber ſur les pauvres que ſur les riches qui ne forment que le plus petit nombre. Ce ſerait d'établir des refuges en différens endroits de la colonie; de manière que les paſſagers ſans fortune, qui ne ſavent où aller, & qui n'ont pas les facultés de fournir à leurs premières dépenſes, y fuſſent reçus & ſoignés tant en ſanté qu'en maladie juſqu'à ce qu'ils ſoient parvenus à ſe placer. Voilà des hôpitaux eſſentiels à un pays comme celui-ci, dignes des bontés du Souverain, & propres à exciter la bienfaiſance des perſonnes aiſées. Il en eſt déjà quelques exemples. La ville du Cap en poſsède deux de cette eſpèce, dont l'utilité ne peut être conteſtée, ſous le titre de *Providence des hommes & des femmes*; ils ſubſiſtent ſans lettres patentes, ce qui empêche bien des charités: enfin il en eſt un autre proche de la ville des Caies, qu'un Irlandais naturaliſé a fondé pour de pauvres malades de la colonie; établiſſement qui ſubſiſte auſſi ſans lettres patentes depuis plus de vingt ans, & qui a conſervé un nombre infini de ſujets à Sa Majeſté. Ces hoſpices ne ſauraient être trop multipliés ni trop protégés. Il faudrait pourtant éviter qu'ils n'entretinſſent la fainéantiſe, qui, dans une colonie

où tout doit être actif, ferait encore plus nuisible que dans le sein du royaume.

Je reviens aux deux différens scorbuts auxquels on est quelquefois sujet à Saint-Domingue. La saignée nuit sensiblement à la cure de ces deux espèces de scorbut : la masse du sang en est affectée, elle tombe dans une dissolution totale. De-là je conclus, & tous les gens sensés concluront avec moi, qu'il vaut beaucoup mieux ne point saigner, par la crainte de réveiller un si redoutable ennemi. C'est une chose évidente pour ceux qui sont un peu anciens dans la colonie : voyons s'il y a d'égales raisons pour ceux qui y sont nouvellement débarqués.

On a ici plus besoin qu'ailleurs de tout son sang. Il est si essentiel de n'en point diminuer le volume à Saint-Domingue, qu'il s'y répare difficilement, soit par la mauvaise nourriture, ou parce qu'il faut absolument qu'il s'y appauvrisse. Jamais on ne croirait en Europe jusqu'à quel point le sang s'appauvrit sous ce ciel : j'y ai vu des hommes paraissant jouir de la meilleure santé, tomber tout-à-coup en consomption, & ne rendre par la saignée qu'une eau roussâtre sans nulle consistance. J'en ai vu d'autres se faire saigner pour une légère indisposition, à qui l'on tirait un sang vermeil & de la meilleure qualité, mais le moment d'après

ils tombaient dans le délire & dans l'affaibliſſement; on voulait les reſaigner, plus de ſang; ils expiraient, ſans qu'on pût deviner la cauſe d'une mort ſi ſubite.

Je demande s'il eſt permis, après de tels exemples, de priver quelqu'un de ce baume naturel qui eſt le principe de notre vie. Je ſens fort bien que l'on m'objectera les maladies inflammatoires: je répondrai, d'après de très-habiles Médecins, que dans ce cas la ſaignée n'eſt pas plus utile; j'en ai vu des expériences dans la colonie. L'hiver de 1755 vit naître des fièvres violentes & putrides, dont la plupart étaient même pourprées. Les Diſciples de Saint-Côme, ceux qui ne ſauraient ſe départir d'une vieille routine, employèrent les traitemens ordinaires & généraux, ſaignèrent beaucoup, & firent mourir une multitude de perſonnes. L'inflammation au bas-ventre finiſſait toujours par emporter les malades. On s'aviſa enfin de changer de méthode, de purger & de rafraîchir ſans ceſſe, & l'on en ſauva autant qu'il y en eut qui furent traités avec cette ſimplicité.

Les Européens qui arrivent dans le pays, ſont heureux quand on leur conſerve le ſang qu'ils y apportent. Le chile par lequel ils pourraient le remplacer, ne vaut rien ou preſque rien, de quelque bonne nourriture dont on

uſe à Saint-Domingue (1), parce qu'en général la meilleure y eſt très-mauvaiſe ; outre que les alimens par eux-mêmes n'ont guère de ſubſtance, il règne un défaut de police impardonnable. Les viandes de boucherie n'y valent rien, & l'on ne veille ſeulement pas à ce que les bouchers réparent ce déſordre réel pour la ſanté, en tuant au moins des bêtes ſaines. Si je n'appréhendais de faire bondir le cœur, je raconterais à ce ſujet des horreurs dont j'ai été témoin oculaire ; à cela ſe joignent les viandes ſalées & le poiſſon apprêté de même, dont il ſe conſomme une grande quantité : l'uſage trop fréquent de la chair de cochon y eſt auſſi un obſtacle à la bonne ſanté. Enfin, l'acidité des fruits du pays, peut-être encore

(1) Il m'a été impoſſible de faire diſparaître de ce diſcours certaines contradictions palpables, qui démentent quelques-unes des aſſertions de l'Auteur ſur la bonté du climat & la rareté des maladies de Saint-Domingue. Ce que l'on peut inférer des contradictions dans leſquelles il eſt quelquefois tombé, en diſant dans deux ou trois endroits que l'air de Saint-Domingue eſt très-bon, & en ſoutenant dans d'autres qu'il eſt très-mauvais, c'eſt que cet air n'eſt point auſſi mal-ſain que le prétendent pluſieurs perſonnes, & que d'un autre côté, le ſéjour de Saint-Domingue exige du régime, des rafraîchiſſemens, & ſur-tout une conduite régulière.

plus corrosifs qu'acides, les boissons fortes & spiritueuses, les vins de liqueur bus sans ménagement, tout cela dérange la meilleure constitution. Les gros vins de Bordeaux chargés de tartre, ceux que l'on y frelate & dans lesquels il entre de la litharge, reconnue pour un poison par tous les Chimistes; mille autres ingrédiens aussi funestes dont nous chargeons nos tables, tout contribue ici à nous précipiter au tombeau.

Cette prétendue maladie de Siam, à laquelle on accuse les étrangers d'être sujets, est une invention de l'ignorance pour excuser des fautes secrettes dans leur traitement, parce qu'elle est, dit-on, presque toujours mortelle. Elle n'a pu venir de Siam en droiture, n'y ayant jamais eu de vaisseaux à Saint-Domingue qui revinssent de ce long voyage. Ce fut à la Martinique que relâcha l'escadre qui y porta nos Ambassadeurs, au commencement du siècle. Elle en partit pour aller désarmer à Rochefort, où les hôpitaux furent remplis de gens attaqués du mal dont il s'agit. On lit le détail des simptômes de cette maladie, tous ses accidens & leur cure, dans l'ouvrage d'un célèbre Médecin que S. M. avait envoyé à Siam, & l'on n'apperçoit point que ce soit un mal contagieux comme la peste, qui puisse se répandre

ni ſe communiquer au loin. On n'a encore rien vu de ſemblable ici. Je tiens de l'un des Chirurgiens majors, qui a ſéjourné parmi nous pendant plus de trente années, qu'il n'avait jamais ſoupçonné que deux ou trois malades d'être attaqués de ce prétendu mal de Siam. On n'en parle même à Saint-Domingue, que depuis environ 1731. Une eſcadre Eſpagnole, commandée par Dom Pintado, étant entrée dans la rade du Cap, fut obligée d'y faire un aſſez long ſéjour, pour radouber ſes vaiſſeaux maltraités par la tempête (1). La mortalité ſe mit dans cette eſcadre, elle ſe communiqua aux Français de la rade & à ceux de la ville. Il périt beaucoup de monde. C'était des fièvres contagieuſes ou peſtilentielles, qui emportaient en fort peu de tems. Le nom de maladie de Siam vint à l'eſprit de quelqu'un, à cauſe d'une eſpèce de reſſemblance dans la malignité; auſſitôt cela ſe répandit; & cette dénomination impropre eſt demeurée aux fièvres malignes, très-communes dans ce pays-ci. Les plus mal-feſantes s'attachent principalement aux nouveaux-arrivés, attendu qu'ils ont le ſang plus vif & les humeurs échauffées & épaiſſies, ainſi que je l'ai déja obſervé. On en a pris le prétexte de les

(1) Voyez Partie I, page 202-3, ce qui a été dit.

effrayer

effrayer par une maladie imaginaire, tout-à-fait étrangère à la colonie. Les fièvres, qu'on prend pour ce mal, ne sont peut-être guère moins malignes ; en voici les indications : elles commencent, non comme les autres fièvres, par être d'abord faibles & augmenter par gradation, mais le premier accès est d'une extrême violence. Le visage s'enflamme, puis devient avec le reste du corps de couleur citron ; le transport au cerveau suit de bien près, & le sang sort par le nez, la bouche, les autres conduits naturels, quelquefois même au travers des pores. On s'imagine, à la vue de pareils simptômes, que le mal est occasionné par une trop grande abondance de sang ; on en conclut qu'il faut saigner & resaigner le malade. Ce traitement ne manque pas d'en emporter plusieurs, qui se trouvent dépourvus de forces suffisantes pour résister aux violens assauts du mal. Quelques-uns en réchappent, mais c'est le plus petit nombre, & ils sont si long-tems à se rétablir, qu'il n'est point de convalescence plus longue. Ils n'en reviendraient pas moins si on ne les saignait pas, & guériraient bien plus tôt. Le Chirurgien-major déjà cité, sans s'arrêter aux faux pronostics du pays, traita avec beaucoup de succès un malade qui venait de débarquer. Il n'eut garde de le saigner ; il se contenta de

le médicamenter beaucoup, pour arrêter le grand feu, par des purgations douces & rafraîchiſſantes de manne & de caſſe, les cliſtères de la même eſpèce: par-là on parvint à le tirer d'affaire en très-peu de jours, ſans qu'il lui reſtât nul reſſentiment d'un mal ſi effrayant ſelon les préjugés.

Cette grande incommodité n'eſt autre choſe qu'un feu intérieur, occaſionné par la fièvre qui met toutes les humeurs en mouvement, leſquelles agitant le ſang, le font bouillir avec violence. Diminuer la quantité du ſang, c'eſt recourir à l'effet ſans prévenir la cauſe qui, reſtant toujours, redouble les mêmes déſordres, ſans que le malade y puiſſe réſiſter, parce qu'on l'a privé de ſes forces. Toutes les fièvres de Saint-Domingue ſont dans le même cas: elles reſſemblent en outre aux fièvres d'Europe, quartes, tierces, doubles-tierces, intermittentes, continues, avec redoublemens ou ſans redoublemens; les mêmes remèdes les guériſſent, & divers autres qu'on ne connaît encore point en Europe. L'uſage du quinquina, que l'on adminiſtre en France quelquefois avec tant de ſuccès, eſt ici pernicieux, s'il n'eſt donné en teinture, ſoit que l'eſtomac y ſoit naturellement trop faible pour le ſupporter, ſoit que la qualité de ce bois, étant de fixer trop

promptement les humeurs, devienne par-là nuisible. En général, il ne faut user ici que de fébrifuges doux & modérés, qui évacuent s'il est possible.

Je ne vois pas sur quel fondement on peut s'obstiner à regarder les fièvres de Saint-Domingue, comme étant différentes de celles d'Europe & des autres parties de l'Univers; si ce n'est pour tromper la crédulité du peuple encore plus facile à surprendre à cet égard, qu'en toute autre chose. Tous les hommes sont attachés à la vie, & par conséquent à tout ce qu'on dit la leur devoir conserver.

Voici le régime que je conseillerais à ceux qui viennent à Saint-Domingue. Il faut premièrement qu'ils ne fassent aucune attention à des discours qui ne tendent qu'à leur inspirer une terreur panique; tels que ceux-ci, que *le bon homme Saint-Domingue* ne pardonne guère, qu'il faut que tout le monde lui paie le tribut : mensonge odieux, imposture grossière ! Combien y est-il de gens qui n'ont jamais été malades? La frayeur qu'on inspire à la plupart rend souvent très-dangereuse la plus légère indisposition qu'ils éprouvent ; au moindre mal de tête, à la migraine qui les saisit, ils se croient déjà morts, s'abandonnent au désespoir & deviennent véritablement ma-

lades; les remèdes n'agiſſent preſque plus, parce que de toutes les maladies, la pire eſt celle qui attaque l'eſprit. J'ai vu mourir des gens, (& ce ſont ſur-tout les Provençaux) qui n'avaient que l'imagination frappée.

Il faut, je le répète, ſe rafraîchir en arrivant, par des bains, des lavemens ſimples, des médecines légères, compoſées de caſſe & de manne, boire même, s'il eſt poſſible de vaincre là-deſſus ſa répugnance, de la caſſe toute pure; c'eſt peut-être le plus excellent ſpécifique qu'il y ait ſous ce ciel, afin de tempérer l'effervefcence du ſang. Mais il eſt ſingulier comme le tempérament y change; au bout de quelques années de réſidence, la caſſe ne vaut plus rien, ſon fréquent uſage deviendrait même dangereux; elle refroidit trop les eſtomacs, qui ont alors beſoin d'être réchauffés.

On ne ſaurait être trop circonſpect ſur le traitement des maladies qui ſurviennent aux perſonnes qui ont déjà fait quelque ſéjour dans la colonie. Si leur eſtomac a beſoin d'être nettoyé, il eſt néceſſaire, & même eſſentiel, de ne point employer les remèdes réfrigérans, ni tout ce qui eſt apéritif froid; mais d'uſer de cordiaux & de diurétiques chauds, qui font ici un effet merveilleux. Un Médecin, dont la perte ne ſaurait être aſſez regrettée (M. Aſſorti),

a guéri ſous mes yeux des fièvres très-malignes avec un fort conſommé & du gros vin d'Alicante, ſans ſouffrir que l'on ſaignât; à d'autres il ne feſait prendre que de la thériaque. Je l'ai vu une fois défendre à un malade l'uſage du quinquina infuſé dans le vin blanc, préparation qu'un Médecin de Montpellier avait ordonnée pour des fièvres quartes; il ne conſeilla que de la thériaque, qui les emporta. Sans doute que ce changement, qui arrive en nous après un peu de ſéjour dans le pays, & que l'on doit connaître pour adminiſtrer des remèdes à propos, provient des tranſpirations abondantes qui affaibliſſent à la longue, ou de la nature des alimens qui ne renouvellent que faiblement les forces d'où naît à la fin le relâchement de toutes les fibres.

Je conſeille, ſur-tout aux nouveaux-débarqués, de s'abſtenir de tout ce qui peut les échauffer, comme l'excès du vin, des femmes, des liqueurs dont on fait ici un trop grand uſage. Ils ne doivent pas moins fuir les veilles, le jeu continuel, l'ardeur du ſoleil & tout ce qui eſt capable, en un mot, d'exciter le principe de chaleur qu'ils ont en eux. Mais autant un exercice violent leur eſt contraire, autant celui qui eſt modéré leur convient-il, n'y ayant point de pays au monde où il ſoit plus funeſte de de-

meurer oisif. Tous ceux qui s'occupent d'un travail réglé, s'y portent ordinairement bien; au-lieu que qui s'y livre à une nonchalance absolue, accumule une quantité d'humeurs qui se jettent sur toutes les parties du corps. Il n'est aucun climat où elles s'amassent plus facilement & en plus grand nombre. Voilà certainement ce qui y devrait faire pencher pour les purgatifs préférablement à la saignée qui ne remédie jamais aux fièvres.

Les femmes sont ici la preuve de la bonté du climat : elles y atteignent un âge très-avancé, malgré leur assujettissement aux mêmes maladies que les hommes. La raison de cette longue vie est toute naturelle : elles ont, comme partout ailleurs, des moyens de se purger, qui nous manquent, & à quoi la Nature a pourvu sagement; il est vrai aussi que les occasions sont bien moins fréquentes pour elles de s'abandonner à tant d'excès honteux qui dégradent plusieurs habitans. La chaleur du climat fait que leurs accouchemens sont rarement laborieux. C'est ici véritablement le Paradis des femmes: la propreté, si salutaire sous ce climat pour s'y bien porter, ainsi que dans tous les pays chauds, y est leur vrai appanage ; elles portent même ce soin jusqu'aux minuties : les femmes Créoles, par dessus toutes, se lavent continuellement, &

changent à tout moment de linge. Ces attentions contribuent à la ſanté. Les hommes doivent également s'en piquer, s'ils veulent vivre ſains & très-vieux. La mal-propreté y eſt ſi fort nuiſible, que les Eſpagnols y ſont preſque tous attaqués de maladies de la peau.

Ce n'eſt pas que les maladies de la peau ſoient rares chez nous; mais elles n'y ſont que de la moindre eſpèce que l'on fait paſſer aiſément ſans le ſecours de la médecine: une ſeule commune ici, à laquelle on ne ſaurait s'empêcher de prendre ſans ceſſe garde, ſi l'on ne veut s'expoſer à l'attraper; ce ſont des dartres, dont quelques-unes deviennent ſi tenaces, que toute la Pharmacie ne fait que blanchir contre elles. C'eſt un malheur qui n'arrive qu'à ceux qui ont le ſang vicié ou corrompu. On en voit ſouvent aller en France pour être guéris, qui en reviennent débarraſſés, ſans s'être fait traiter, parce que le ſeul changement de climat les leur a emportées; à peine ſont-ils de retour dans la colonie, qu'elles reparaiſſent avec autant d'activité. Lorſqu'un principe vénérien en eſt la cauſe, elles paſſent ſans retour, en ſupprimant la ſource du mal; quand l'âcreté du ſang, qui eſt ici un inconvénient très-ordinaire, vient à s'y joindre, il faut bien ſe donner de garde de traiter le ſujet par les grands remèdes: cette

opération y eſt ſi oppoſée, que feſant paſſer les dartres dans le ſang, elle les rend incurables ou preſqu'incurables. Toutes les perſonnes, attaquées de ce mal fâcheux & incommode, doivent renoncer à tous les irritans, ſe mettre au lait, dont on remarque ici de fort bons effets, ſe purger de tems-en-tems, & ſe ſervir d'un opiate ſouverain pour la guériſon de ce mal, dont voici la recette: *Prenez une quantité ſuffiſante d'huile de Copahu, le jus exprimé d'un citron, une poignée de ſel marin, du ſoufre vif ou de la fleur; mêlez le tout enſemble, & en oignez la partie affligée, mais en frottant fortement avec quelque choſe de rude qui excite cette partie juſqu'à en faire ſortir du ſang.* J'en ai vu des effets admirables. On ne fera pas mal de commencer par prendre des bouillons rafraîchiſſans, & ſe purger avant & après.

Le ſcorbut, dont je n'entreprends certainement pas de traiter à fonds, dérange ici preſque toutes les ſantés, & ne s'y mêle que trop à toutes les maladies, pour que la prudence n'exige point qu'on en écarte la ſaignée. C'eſt un vice du ſang, qui le diſſout & le fait tomber en corruption. Il eſt bien peu de perſonnes qui n'en ſoient attaquées à Saint-Domingue: plus ou moins fatal, ſelon la manière de vivre ou d'avoir vécu de celui auquel il s'attache; dans

les uns il fait un progrès rapide ; dans les autres il n'agit qu'avec lenteur. On le préviendrait, si, dès son origine, on usait de remèdes qui purifient la masse du sang, & qu'on se privât de tout ce qui l'aigrit. Il est vrai qu'il faudrait presque renoncer à vivre à toutes les tables où il ne se sert que des mets qui portent l'irritation dans les viscères : mais la santé est-elle moins précieuse qu'un plaisir assez insipide ? Il est au reste un moyen de tout concilier à cet égard ; toutes les voluptés ont leur limites, au-delà desquelles les regrets prennent la place des plaisirs. Il n'est question que d'être sobre au milieu même de l'abondance, & se servir dans le particulier de spécifiques qui peuvent arrêter ou suspendre le méchant effet des alimens du pays, qui en général, je ne saurais trop le répéter, ne valent absolument rien. Il n'est point de contrée où les spécifiques contre le scorbut soient plus communs. Tout le monde le sait, chacun les connaît, presque personne n'en use. On y fait un fréquent usage du thé ; d'où vient ne pas le remplacer de tems-en-tems par le cresson de savanne (1) ? C'est une boisson qui n'est rien moins que désagréable, que l'on peut faire infuser de la même manière,

(1) De plaine.

vert ou ſec. Je puis aſſurer que c'eſt le véritable antidote du ſcorbut. Il eſt une infinité d'autres ſimples dans nos campagnes, qui ne ſont pas moins contraires à ce mal. Tous les vulnéraires y croiſſent abondamment, & le thé même des deux meilleures eſpèces.

A ces remèdes faciles & naturels, on pourrait ajoûter l'uſage du lait pris de tems à autre; de diſtance en diſtance des purgations douces & légères, afin de précipiter les mauvaiſes humeurs que ces remèdes ſimples mettent en mouvement. J'en ai déja fait l'obſervation, mais on ne ſaurait trop y revenir: les médecines trop fortes, comme celles qui ſont trop froides, ne valent rien du tout; l'émétique, par exemple, remue & ſecoue trop l'eſtomac, qui demande ici à être ménagé. Il ne faut pas moins de prudence dans l'adminiſtration des purgatifs qui le refroidiſſent & en relâchent trop les fibres. Il vaut mieux ſuppléer le beſoin d'un remède violent par la poudre-des-Chartreux ou le kermès, l'un des bons remèdes qu'on puiſſe employer ſous ce ciel; il y eſt preſque sûr, étant adminiſtré à propos, qu'il procure des criſes ſalutaires. La rhubarbe n'eſt pas moins excellente. En un mot, tous les légers ſudorifiques devraient être employés.

Enfin, pour terminer, il faudrait ſe priver,

durant un court eſpace, de tous les plaiſirs ; pour être plus en état de les goûter enſuite. Je prévois que mes compatriotes de Saint-Domingue approuveront peu mon épicuriſme ; ils ſont habitués à un genre de vie qu'ils ne ſauraient quitter, malgré les accidens qu'il leur occaſionne. Je n'en fais pas moins mon devoir, en cherchant à leur être utile.

Il eſt inconcevable combien la conduite que l'on mène à Saint - Domingue occaſionne de maladies ; au-lieu qu'avec plus de ſobriété & un certain régime, on y jouirait d'une ſanté inaltérable. On en a un exemple frappant, dans les hommes & les femmes qui furent transférés ici des iſles de Sainte-Croix & de Saint-Chriſtophe, ſur la fin du dernier ſiècle. Il en exiſtait encore il y a tout au plus vingt ans. J'entendais tant dire que leur conſtitution n'était meilleure, qu'à cauſe du climat où ils avaient pris naiſſance, ou ſous lequel ils avaient vécus, que cela m'inſpira la curioſité d'en conſulter pluſieurs. Voici ce qu'ils me répondirent : *Les Petites-Antilles ne ſont pas, à beaucoup près, ſi ſaines que les Grandes-Antilles ; dans la plupart les animaux mêmes y tremblent la fièvre. Pourquoi vivons-nous ſi longuement ? C'eſt que, accoutumés dès l'enfance à la pauvreté dont ces colonies étaient pour lors le centre, ainſi*

qu'au travail manuel pour y pouvoir ſubſiſter ; tranſplantés par les Anglais & par notre Nation dans cette colonie où il a fallu nous faire une nouvelle raiſon de ce travail, l'habitude que nous avions contractée a plié notre tempérament à la ſobriété ; nous en ſommes récompenſés par l'heureuſe vieilleſſe où nous parvenons, & par la bonne ſanté dont nous avons la ſatisfaction de jouir. Je ne penſe pas qu'il y ait de réplique à la ſageſſe de ce diſcours. On obſerve effectivement qu'il en eſt encore ainſi de tous ceux qui y vivent avec une égale prudence.

Le climat, l'air, voilà l'excuſe de tous nos intempérans, que ceux qui les traitent dans leurs maladies n'ont que trop l'art de flater. Je n'ignore point que l'air & le climat influent ſur les individus ; mais je n'aurai sûrement garde de leur attribuer tout ce qui n'eſt que l'effet d'une vie licencieuſe ou d'une intempérance exceſſive. Il ſemble qu'on ne travaille ici que pour ſe ſatisfaire en tous genres d'excès ; auſſi en naît-il des ſuites fatales au phiſique & au moral. Les opérations manuelles de la chirurgie deviennent ſouvent par-là fâcheuſes : la plus légère amputation y cauſe ſouvent la mort : un doigt coupé, par une opération à propos, a fait mourir des ſujets viciés, tandis que l'amputation

d'une jambe n'a eu aucune mauvaiſe ſuite dans un meilleur ſujet.

Ce que l'on appréhende le plus dans toutes ces opérations, c'eſt le ſpaſme, qui s'appelle ici vulgairement *paſme* : il eſt conſtant qu'il eſt moins occaſionné par l'air que par la mauvaiſe conſtitution du ſujet. Il ſerait aiſé de s'en convaincre tous les jours ; mais l'ignorance eſt bien aiſe d'accréditer une opinion qui lui ſert de retranchement. On ſait que c'eſt une maladie qui criſpe la contexture des nerfs, & qui les roidiſſant, empêche leur flexibilité. Si l'on ne trouve le ſecret d'arrêter promptement l'effet de ce mal, il ſe communique bientôt dans toute la partie nerveuſe : les muſcles, les tendons fléchiſſeurs ceſſent tout-à-coup le jeu de leurs reſſorts ; le malade devient roide comme une barre de fer. On craint ici ce cruel accident pendant neuf jours, après une amputation ou une bleſſure périlleuſe ; ce qui eſt toujours plus à craindre dans un ſujet mal conſtitué, que dans tout autre. J'en ai vu à qui un ſimple clou, entré par mégarde dans le pied, cauſait le ſpaſme, & qui en mouraient. Le froid dont on eſt ſaiſi à l'inſtant d'une violente tranſpiration, produit auſſi cette maladie ; mais elle eſt en ce cas plus facile à guérir. Il ne faut ni oindre d'aucun corps graiſſeux, ni froter

avec aucune liqueur ſpiritueuſe les perſonnes attaquées du ſpaſme, mais vivement les remuer, les agiter, les faire ſuer, les expoſer à l'action d'un feu vif, leur faire boire force vinaigre, de l'oximel, en mettre dans leurs bains chauds, les ſecouer violemment avec l'émétique & les plus forts ſudorifiques. Les nègres ſont beaucoup plus ſujets à ce mal que les blancs, & les animaux encore plus que les nègres.

Rechercherai-je l'origine du bruit qui ſe répandit en Europe immédiatement après la découverte d'un nouveau-Monde, ſur la maladie vénérienne, juſqu'alors inconnue ? L'on voudra bien m'en diſpenſer, parce qu'il faudrait entreprendre une diſſertation qui ſerait étrangère à mon ſujet. Elle a porté en France le nom de *mal de Naples*, & en Italie celui de *mal Français*. J'eſpère le prouver quelque jour, ce mal infâme n'a jamais, ſelon moi, pris ſa ſource à Saint-Domingue. La raiſon de ce qu'on ne l'a connu que dans le tems de la conquête que Charles VIII fit du royaume de Naples, c'eſt-à-dire après le retour de Colomb & de ſes gens, a ſi peu de fondement, qu'il eſt inouï qu'on ait pu s'y arrêter. La licence des troupes, dont l'Italie était pour lors inondée, n'était-elle pas plus que ſuffiſante pour faire naître cette corruption ? Eſt-il bien certain que ce

mal avait été inconnu avant cette époque ? Et ne pourrait-on pas envisager, comme un effet de l'ignorance des siècles barbares, ces maladies si incurables & si répandues qui obligeaient de chasser de la société ceux qui en étaient attaqués ?

Les anciens insulaires de Saint-Domingue étaient sages, retenus, peu adonnés aux femmes : doit-on raisonnablement les soupçonner de s'être abandonnés à des excès assez déréglés pour produire une maladie honteuse & funeste, qui a sa source dans la corruption du sang & des humeurs ? Les excellens remèdes que les Indiens ont indiqués pour la détruire souverainement, ne prouvent pas non-plus qu'ils en étaient victimes : ils peuvent annoncer aussi bien qu'ils ont découvert un spécifique pour une terrible maladie, mais qui n'était point le mal de Naples.

S'il est originaire de Saint-Domingue, comme le prétend la tradition, il faut convenir qu'il y a donc bien dégénéré, car il faut y vivre dans le plus grand désordre pour en être attaqué ; encore ses simptômes & ses suites sont-ils moins affreux ici qu'en Europe. Les sueurs continuelles & abondantes, naturelles au climat, en diminuent la malignité.

Que signifie donc le préjugé populaire adopté à Saint-Domingue, & qui s'est répandu dans

tout l'Univers, qu'il ne faut qu'y venir pour attraper cette cruelle maladie ? J'aimerais autant que l'on publiât qu'il ne s'agit que d'aller sous les climats brûlans de l'Afrique, pour y devenir noir comme un nègre. Sans prétendre excuser le libertinage qui règne ici, fort capable d'y introduire le mal immonde, quand il n'y serait pas comme naturalisé depuis long-tems, je soutiens que l'on se trompe très-souvent en France au sujet des habitans de cette colonie. Il est passé en force de loi chez les Chirurgiens de Paris & de Montpellier, appliqués à la cure des maux vénériens, de vouloir que toutes leurs maladies proviennent de cette cause; & l'on m'a assuré que le fameux Petit, ce Chirurgien si habile, avait coutume, lorsqu'il se présentait à lui quelque malade, de le questionner sur le lieu d'où il venait : dès qu'on nommait l'Amérique, entr'autres Saint-Domingue, il décidait sans examen que les grands remèdes étaient absolument nécessaires. Tant de personnes, qui ont passé par ses mains, m'ont certifié cette anecdote, que je ferais scrupule d'en douter, malgré le respect que j'ai pour la mémoire d'un si savant homme. Les Américains sont riches, ou du moins réputés tels, ils paient bien, sur-tout en France où l'ostentation les jette dans des dépenses prodigieuses :

prodigieuſes : il faut donc leur faire accroire que le venin coule dans leurs veines, pour avoir un prétexte plauſible de les voler impunément.

Mais le célèbre Petit, dont la réputation ne périra jamais, ignorait-il que, par un traitement inutile & dangereux, il pouvait occaſionner la mort à des gens que ſon ſavoir aurait pu faire vivre, s'il eût voulu ſe départir d'une opinion auſſi fauſſe, & conſulter les règles de ſon art ? S'il part d'ici beaucoup de ſphillitiques pour s'aller faire guérir en Europe, ſans ſe déplacer, on les eût peut-être mieux traités & avec bien moins d'accidens, vu la chaleur propice du climat ; il s'y en rend un grand nombre d'autres attaqués de maladies qui ne demandent rien moins que les grands remèdes : tels ſont ceux en qui l'humeur ſcorbutique s'eſt déclarée au dehors avec les mêmes ſimptômes qui caractériſent la ſphilliſe invétérée. Les taches ſcorbutiques & les taches vénériennes ſont à-peu-près les mêmes : elles ſe reſſemblent d'autant mieux, que dans l'une & dans l'autre maladie c'eſt toujours le ſang qui eſt vicié ou corrompu; non pas de la même manière, ce qui doit faire appliquer des remèdes différens. Dans les ſcorbutiques, le ſang eſt deſſéché au point, que ſes globules deviennent d'une dureté extrême, & que la chilification, qui le précède, ceſſe

presque entièrement. Dans les sphillitiques, le sang est à la vérité vicié & corrompu, mais le venin, qui l'infecte, est limpide, & n'empêche point le chile de régénérer le sang, que ce venin corrompt toujours de plus-en-plus, mais sans le coaguler tout-à-fait. Or le traitement n'en saurait être le même ; dans l'un, il faut des fondans & des adoucissans, enfin des remèdes qui réparent & remettent dans son état naturel un sang altéré jusques dans sa substance ; au-lieu que, dans l'autre cas, il n'est question que de dépouiller le sang du venin ou virus qui le corrompt & l'infecte.

Il est certain que les chairs tombent en mortification dans l'un & l'autre cas : mais la curation de l'une ou l'autre de ces maladies doit être bien différente. Les frictions mercurielles ne valent rien pour le scorbut ; le mercure est mortel dans son traitement, agitant trop vivement les parties nobles qui ne doivent être qu'adoucies.

Je ne craindrai pas de le dire, la sphillise est très-peu dangereuse en comparaison du scorbut que l'on laisse invétérer. Beaucoup de personnes s'imaginent à Saint-Domingue, qu'il vaut mieux être attaqué de la maladie vénérienne que du scorbut ; & elles ont raison : l'une se guérit tout simplement depuis que la médecine,

dont les connaiſſances ont été pouſſées ſi loin, en a découvert le vrai ſpécifique ; l'autre eſt à peine connu, il exige encore des recherches infinies pour que l'on parvienne à l'expulſer totalement ; car juſqu'à préſent on n'a trouvé qu'à le pallier : il renaît quand on y penſe le moins.

Je vais haſarder mon avis ſur le traitement des malades attaqués en même tems de ſcorbut & de la ſphilliſe. J'eſtime que l'un étant plus dangereux que l'autre, il faudrait s'appliquer à déraciner le premier par les remèdes connus & pratiqués, avant de procéder à la cure de celle-ci : c'eſt ſur-tout dans les ſujets qui arrivent de l'Amérique, que cette précaution doit être priſe, parce qu'ils ſont pour la plupart ſcorbutiques.

L'uſage où ſont beaucoup de nos habitans de paſſer en France pour s'y faire traiter de la ſphilliſe, ne ſerait pas pardonnable, ſi l'impéritie de quelques-uns de nos Chirurgiens ne l'excuſait. Pour un qui eſt en état d'appliquer le grand remède, comme l'inimitable Aſtruc lui-même, il en eſt cent qui l'adminiſtrent ſi mal, qu'ils jettent leurs malades dans les accidens les plus funeſtes. Je dirai à cette occaſion, en paſſant, que rien n'eſt ſi léger que l'examen qui ſe fait ici pour la réception des Chirurgiens,

dont plusieurs ne savent que saigner : il en est qui exercent à la plaine (1), sans avoir jamais été reçus. Le grand nombre est composé de petits Chirurgiens de navires, qui en désertent. Le Conseil du Cap a eu de bonnes intentions en réglant la manière de les recevoir, le nombre de leurs examens, & ordonnant qu'un Conseiller y assisterait avec le Médecin du Roi. Cela n'arrête point le désordre : la faveur, la complaisance, les sollicitations ne sont pas moins en usage que par-tout ailleurs ; mais les conséquences en ceci sont très-importantes. Les Frères de la Charité donnent des certificats, le Médecin du Roi & les Examinateurs se laissent quelquefois gagner, le Magistrat n'est pas toujours présent, & le Public, trompé par une fausse apparence de réception, confie ses jours en aveugle à un autre auveugle.

Les dhiarrées sont très-fréquentes à Saint-Domingue : c'est souvent le fruit ou de la débauche outrée, ou du scorbut ; elles durent communément long-tems : il y a des personnes qui les gardent plus de dix années, quelques-unes toute leur vie. Les dhiarrées scorbutiques sont celles qui durent le moins, parce que, prenant leur source dans un estomac vicié &

(1) A la campagne.

perdu, elles conduisent bientôt au tombeau. Le mal est qu'on songe rarement à y remédier dans le principe, que l'on néglige une maladie qui devient incurable, & que ceux qui en sont attaqués, mangent avec une voracité qui ajoûte un nouvel embarras à leur état déjà fâcheux. Ils contribuent même à s'enflammer l'intérieur par les ragoûts dont ils usent & les boissons qu'ils se permettent. Quelques-uns, s'embarquant à tems pour la France, éprouvent combien le changement de climat leur est salutaire: sans faire usage d'aucun remède, ils se guérissent dans la traversée. J'ai tenté d'en deviner la raison, que je n'ai jamais pu me persuader prendre son origine dans le seul changement d'air, n'y en ayant pas de plus nuisible à la santé que l'air salé & purement marin: car, si celui de Saint-Domingue était mauvais par-là, il s'ensuivrait qu'au milieu d'une vaste mer il devrait l'être encore bien davantage. Je pense donc que, n'étant plus à même de faire usage du piment, du citron, des fruits acides & corrosifs que le pays fournit, & dont on y est comme affamé, forcés d'ailleurs à vivre d'une espèce de régime volontaire ou contraint, leur estomac, qui n'est pas encore tout-à-fait gâté, reprend peu-à-peu ses fonctions & se rétablit. La preuve de cette vérité se tire

de ce qu'ils ne ſont pas plutôt revenus dans la colonie, que l'uſage de ces mets aſſaſſins les fait retomber dans le même état; au-lieu que ceux qui ont aſſez de force d'eſprit ſur eux pour ſe diſpenſer d'en manger, ſe garantiſſent ordinairement d'une rechute auſſi triſte que pernicieuſe.

La ſaiſon d'arriver à Saint-Domingue, pour ceux qui ne ſont point faits au climat, eſt l'hiver, qui n'eſt pas même auſſi froid que dans les parties les plus méridionales de la France, puiſque l'on va preſque toujours vétu à la légère; mais qui eſt un tems pendant lequel la chaleur du ſoleil eſt ralentie. Ils ont le loiſir de s'accoutumer inſenſiblement au retour d'une ſaiſon plus brûlante. Ce prétendu hiver, lorſqu'il eſt pluvieux, devient en revanche bien fatal aux anciens habitans, dont il occaſionne la mort de quelques-uns. Le moindre rhume dégénère en fluxion de poitrine. La chaleur de la journée oblige de ne ſe vêtir que très-peu; mais, avant le lever ou après le coucher du ſoleil, il ſe fait reſſentir une fraîcheur qui ſupprime la tranſpiration, quand on n'eſt pas aſſez ſoigneux pour prévenir cet inconvénient. Les nuits ſur-tout exigent alors que l'on ſupporte malgré ſoi une couverture, ſans quoi l'on s'expoſe à des maladies fâcheuſes. La principale

partie du corps, que l'on doit couvrir avec ſoin, c'eſt l'eſtomac, le ſiège ici de tous les dérangemens qu'éprouve la ſanté.

Pendant ce prétendu hiver, il faut traiter les malades différemment qu'en été. Les douleurs qu'on ſent pour lors, les fièvres mêmes ne ſont cauſées que par une ſuppreſſion des ſueurs; les pores, preſque toujours ouverts, ſe referment ſubitement, & les humeurs qui ſortaient par cette voie naturelle, ne trouvant plus d'iſſue, refluent en dedans où elles infectent la maſſe du ſang, ou bien s'attachent à des parties qu'elles obſtruent. Il ne faut ſouvent, comme je l'ai vu, que reſtituer leur cours ordinaire; la maladie finit d'abord. Leur faire prendre un nouveau cours, par des médecines qui n'en précipitent qu'une faible portion, ce n'eſt point aller à la ſource, auſſi le malade n'en eſt-il que plus incommodé. Une priſe de bézoart eſt ordinairement très-ſalutaire. Pour la ſaignée en cet état, elle eſt dangereuſe & fort ſouvent mortelle. Je me ſuis guéri un nombre infini de fois d'une fièvre très-violente, qui provenait de cette cauſe, en ne prenant que du thé & me couvrant beaucoup plus que de coutume, afin de rétablir la tranſpiration: ſi j'avais appelé un Chirurgien, il m'aurait ſaigné, & j'euſſe fait une longue maladie. J'en ai toujours

été quitte pour un ſeul accès. Cette fièvre commence par les ſimptômes les plus effrayans ; on reſſent un froid vif & des douleurs aiguës dans toute l'habitude du corps, le mal de tête n'en eſt point excepté ; & voilà ce qui épouvante & fait prendre le change. Ayant beaucoup couru un après-midi, pour vaquer à mes affaires, un Capitaine Provençal, chez lequel je m'arrêtai, m'offrit de me rafraîchir avec du ſirop d'orgeat ; un unique gobelet que j'en pris me fit trembler au même inſtant d'une manière qui aurait épouvanté tout autre ; la fièvre ſurvint, je n'en fis que rire, & ſachant la cauſe de cette prompte attaque, dix à douze taſſes de thé bien ſucré me tinrent lieu de ſoupé : après quoi me mettant au lit à l'heure accoutumée, je me ſervis d'une couverture de laine qui acheva de me guérir. Toute tranſpiration ſupprimée ici en ſanté n'exige pas d'autre remède.

J'ai obſervé que l'on recherche ici le froid avec une ſenſualité qui nuit à beaucoup de perſonnes. Les rhumatiſmes, les fluxions, plus communs qu'on ne ſe l'imaginerait, eu égard à la chaleur du climat, naiſſent de là : ces maux ſont bien plus difficiles à guérir qu'ailleurs ; ce qui paraîtra ſingulier. Les humeurs froides, les gouttes ſereines, les pituites, y ſont des maux familiers, qu'on ne guérit pas facilement.

Les maladies fiévreuses ne sont pas longues sous ce ciel ; les malades y voient promptement décider de leur sort : les jours non-pairs sont pour eux les plus critiques ; il est rare que l'on aille jusqu'au onzième. On voit peu de goutteux à Saint-Domingue, quoique la débauche dût les rendre communs ; mais la transpiration y est telle, que l'humeur âcre & maligne s'évapore aisément ; ce qui fait que les personnes qui ont le malheur d'être attaquées de la goutte, soit qu'elles apportent ce mal de France, ou qu'il leur vienne dans le pays, sont beaucoup soulagées : leurs attaques ne sont ni si vives ni si longues que dans le Royaume. Les plaies sont aussi peu dangereuses à la tête, de même que les coups de feu ou d'épée au-travers du corps, qui se guérissent en moins de rien : les maux de jambes sont seulement en quelques endroits difficiles à guérir ; ce qui dépend encore de la bonne ou mauvaise constitution du sujet. Tout cela fait bien l'éloge de la pureté de l'air. Si l'on avait soin de s'y purger souvent, pour diminuer l'abondance des humeurs qui se jettent sur toutes les parties du corps, on se porterait mieux que dans nulle autre contrée de l'Univers. Malgré les sueurs continuelles (& on ne saurait trop le dire), ces humeurs s'amassent avec une rapidité étonnante ; elles deviennent l'origine

de toutes les maladies. Les vaiſſeaux ſanguins; les couloirs qui ſervent à les filtrer & à en ſéparer le plus ſubtil pour le rendre utile à la vie, le foie où ſe forme ce ſoufre que l'on nomme bile, ſi néceſſaire à l'économie animale, tant d'autres parties eſſentielles, les inteſtins, les nerfs, tout en eſt infecté; d'où naiſſent des maux qui contractent la plus grande malignité par le ſéjour de ce qu'elles ont de terreſtre & de groſſier, qu'on ne ſaurait trop s'empreſſer d'évacuer. C'eſt de cette ſource empeſtée que ſortent les *malingres*, eſpèce de plaie qui ſe forme elle-même d'une tumeur ſcrophuleuſe, par la pourriture des chairs. Ce mal s'attache le plus communément aux jambes. Combien de nègres ſont par-là rendus infirmes & inutiles à leurs maîtres! Il n'eſt guère d'habitations où l'on ne voie de ces jambes monſtrueuſes, que l'on a la ſotiſe de croire l'effet du poiſon ou des ſortilèges, tandis que la cauſe en eſt toute naturelle, ne réſidant que dans un ſang infecté par les humeurs viciées qui s'y mêlent, & que l'on y laiſſe ſéjourner.

Tout eſt médicinal ſous ce climat fortuné: les trois règnes, animal, végétal & minéral, y offrent les ſpécifiques les plus merveilleux; mais les nègres ſont preſque les ſeuls qui en ſavent tirer parti. L'amour du gain ſéduit trop

les jeunes-gens qui viennent ici pour exercer la médecine & la chirurgie : ils pourraient s'occuper utilement à la connaiſſance des ſimples dont ce pays abonde, ſans nuire par cette étude à leurs fortune.

Les remèdes pharmacopiques qu'on emploie par-tout ailleurs, ne réuſſiſſent pas moins bien à Saint-Domingue, pourvu qu'ils n'aient pas vieilli au point de perdre leur vertu, ainſi qu'il arrive à la plupart de ceux que l'on conſerve des tems infinis. Il ſerait eſſentiel que de bons règlemens, auxquels on tiendrait la main, les fiſſent viſiter de tems à autre. Tous les végétaux n'agiſſent plus guère au-delà du terme d'une année. Les Chirurgiens & les Apothicaires font venir leurs remèdes, ou en achètent des Capitaines, ſur-tout de Provence, qui ne manquent guère d'en apporter. Quand ces remèdes ſont vieux, ils font plus de mal que de bien. La Police, qui à cet égard s'exerce ſi ſcrupuleuſement en France, eſt ici nulle là-deſſus, ſans qu'on y ait encore ſongé aux conſéquences de cet abus. En voici un autre qu'il importe tout autant de détruire. Tout le monde a la liberté d'y ouvrir boutique de drogues, & l'on prétend que c'eſt ce qui a répandu tant d'arſenic entre les mains des nègres, qui en ont abuſé à notre détriment.

Pourquoi recourir aux drogues étrangères, pendant qu'il en croît ici de si salutaires & en abondance? Les naturelles sont toujours les meilleures : les remèdes simples & les végétaux sont autrement bienfaisans que les composés ou factices. Or il en est une foule de ces premiers à Saint-Domingue, qu'il ne s'agirait que d'examiner & d'analiser. On leur trouverait plus de vertu qu'en beaucoup d'autres qui viennent à grands frais des pays éloignés. Quant aux minéraux, on les y découvrirait de même; mais ce sont des remèdes si dangereux, sur-tout sous ce ciel, où l'on n'a rien moins besoin que de ce qui irrite des parties délicates, qu'en vérité la recherche en devrait être défendue pour l'usage de la médecine.

Combien les colons ne sont-ils point blâmables de négliger tant d'avantages? L'arbre qui porte la casse, appelé cassier ou canificier, y croît en fort peu de tems & très-beau: chaque habitation pourrait avoir plusieurs de ces arbres, sans que rien de ce qu'on y cultive en souffrît. Les nègres, qui ont tant besoin d'être purgés, en cueilleraient eux-mêmes: la gomme-gute que leur prodiguent les Chirurgiens, purgatif plus fait pour les chevaux que pour des hommes, n'envenimerait plus l'état d'un grand nombre de ces malheureux. La casse, en lavement,

n'eſt pas moins ſalutaire que priſe par la bouche : c'eſt un excellent adouciſſant ; on en peut manger, il dégoûte moins qu'infuſé à chaud. Si ſa qualité eſt d'être trop froide, on l'arrête par de légers cordiaux après l'effet qu'on en eſpérait. Les Droguiſtes, ou ceux qui en exercent ici la profeſſion, publient que la caſſe du pays ne vaut rien, ou qu'elle eſt d'une extrême médiocrité : ce n'eſt qu'un ſubterfuge que l'intérêt ſuggère, afin de vendre quelquefois dix piſtoles ce qui n'a coûté que 40 ſous ou un écu. Je ſais qu'elle eſt pour le moins auſſi bonne que celle de la Martinique, dont on uſe ici communément : d'où vient ſerait-elle différente, puiſqu'elle y eſt tranſplantée comme aux iſles du Vent ? L'hôpital de la Charité, qui eſt pourvu de cet arbre, n'en achète d'ailleurs que lorſqu'elle lui manque. Il n'eſt queſtion que d'en ôter ſoigneuſement la pulpe ; elle ne donne pas plus de tranchée que celle des Indes, qui ne l'emporte que parce qu'elle eſt vieille. Le canificier vient de graine ; c'eſt un arbre ſingulier à voir ; ſon fruit long & étroit pend de toutes ſes branches, & fait un cliquetis plaiſant au moindre vent qui ſouffle.

Le ſéné ne croît pas moins bien dans ce pays. Il a la même vertu que l'on lui connaît dans les lieux où il vient naturellement. Je l'ai

vu cultiver dans des jardins avec une facilité étonnante, qui montre combien on eſt peu excuſable de n'y en point avoir par-tout. Sa plante ligneuſe & rampante court ſur terre, d'où elle ne s'élève pas beaucoup, étant toujours ſi baſſe & ſi faible, qu'il faut la ſoutenir avec des piquets, pour éviter qu'elle ne contracte une odeur terreuſe, ou qu'elle ne pourriſſe. On ſe ſert de ſes feuilles ; encore mieux de ſes follicules, eſpèce d'enveloppe plate & ronde qui renferme ſa graine. C'eſt cette follicule qui ſe sème ; elle n'eſt pas long-tems à paraître, & l'on peut uſer pour ſemence de celles qu'on envoie du Royaume, quand elles ſont fraîches.

Il croît ici jusqu'à de la rhubarbe, mais ce n'eſt que de celle qui ſe nomme rapontic ou rhubarbe des Moines. Cet arbriſſeau, gros & touffu, vient dans les mornes (1), aux environs du Cap, où je n'en ai pu voir qu'entre des rochers du bord de la mer, légèrement couverts de terre, & encore d'une terre qui n'était qu'une ſorte de pouſſière d'un rouge-pourri ; ne ſerait-ce point là la cauſe de ce que la couleur naturelle à cette racine eſt rougeâtre ou jaunâtre ? On le peut vérifier ſur les autres lieux où il en croît. Le corps de l'arbre eſt fort branchu,

---

(1) Montagnes.

ſes feuilles ſont de moyenne grandeur, d'un verd foncé, rudes au toucher, & il eſt couvert de petits bouquets de fleurs, dont la couleur eſt à-peu-près celle du ſouci. Sa racine purge aſſez bien.

Il eſt auſſi pluſieurs autres purgatifs qu'il ne ferait queſtion que d'étudier, ſi quelqu'un d'aſſez habile en voulait prendre la peine. Preſque toutes les réſines & les gommes y ſont de cette claſſe. Il ne s'agirait, après leur analiſe, que d'en ſpécifier les doſes; car les nègres, qui s'en ſervent quelquefois, ne ſont point gens à s'embarraſſer du plus ou du moins: ce qui n'occaſionne jamais en eux d'accident, parce qu'ils ſont d'une conſtitution forte & robuſte; au-lieu qu'il faut un peu plus de ſageſſe dans l'adminiſtration des drogues qu'on fait prendre aux blancs, moins vigoureux. Cela eſt fondé ſur des expériences journalières.

Les fièvres ſe guériſſent à Saint-Domingue par beaucoup de remèdes naturels au climat; les uns uſent de la racine de citroniers ou d'orangers, qu'ils font infuſer dans l'eau froide ou chaude; d'autres ſe ſervent de différens amers, dont le pays abonde, la plupart des plantes y étant de cette nature, ſur-tout les mangles. Ce ſont de véritables arbres de quinquina, qui n'eſt que l'écorce d'un mangle blanc de rivière,

dont on ne chercherait pas en vain là même espèce dans l'isle, si l'on n'était faussement prévenu que le quinquina ne saurait croître ailleurs qu'au Pérou. Voici un fait certain; j'ai vu des mangles rouges du bord de la mer faire passer la fièvre aussi promptement que le meilleur quinquina. Les Chirurgiens ont intérêt que cette connaissance ne devienne pas trop publique; ils perdraient une très-grosse rétribution sur la crédulité de leurs malades.

Un spécifique peu connu en Europe, qui mériterait pourtant de l'être, comme étant admirable contre toutes les sortes de fièvres, & qui est si commun à Saint-Domingue, qu'on y voit des haies qui ne sont pas d'autre chose; c'est la poincillade, très-joli arbrisseau, auquel on a donné ce nom de celui de M. de Poinci, Général des isles du Vent vers le milieu du dernier siècle. Apparemment qu'il en fit la découverte. Cet arbrisseau croît d'environ dix à douze pieds de haut. Sa beauté le devrait faire rechercher de nos fleuristes: car il porte une jolie fleur, presque semblable au chèvre-feuille, ou du moins très-approchante, à la seule différence que sa couleur est d'un rouge vif & foncé, surmontée ou plutôt bordée de jaune: il sort du milieu de sa capsule, qui est découpée & veloutée, de longs filets d'un rouge incarnat,

à-

à-peu-près comme il s'en voit à la fleur du chèvre-feuille. Les feuilles de la poincillade sont comme celles de l'indigo, mais bien plus grandes, qui ressemblent elles-mêmes à la feuille de l'herbe qu'on nomme en France luzerne. On se sert indifféremment de la fleur ou de la racine : on les met infuser comme le thé, & on les prend de la même manière. J'ai ouï diverses personnes soutenir que la racine valait pour cela infiniment mieux que la fleur. Quoi qu'il en soit, il est sûr que cette plante est excellente pour fébrifuge, qu'elle mériterait d'être plus connue en Europe, où je pense qu'elle viendrait aussi aisément que dans les Antilles, entr'autres dans les parties méridionales ou simplement tempérées de la France. Elle y suppléerait bientôt au quinquina, dont elle n'a point les inconvéniens ; car on sait qu'il ruine à la longue les meilleurs estomacs.

La salsepareille croît aussi communément dans nos montagnes : elle est la même que celle du Levant, sert également à faire des tisanes pour les maux vénériens, & ne paraît pas avoir moins de vertu : sa boisson par infusion, coupée avec le lait, fait des effets merveilleux pour fouetter un sang trop épaissi ; tout le monde en devrait user fréquemment, dans un pays où le sang est sujet à ralentir souvent son action ; inconvénient

qui rend le café d'un ufage tout-à-fait falutaire. La falfepareille de Saint-Domingue eft comme l'autre : c'eft une forte de lianne, mais qui porte un haut pied, & qui, à quelque chofe près, reffemble affez à la ciguë : à l'extrémité de chaque jet, qui tous partent du pied, il naît de longues & larges feuilles d'un verd clair, charnues, & qui ne paffent jamais le nombre de deux ou trois, en forme de fleur-de-lis, mais détachées ; celle du milieu eft toujours la plus grande ; les deux autres ont à leur bafe une excroiffance qui pouffe de différens côtés, & fe termine en ovale : le bas de la plante eft garni de longs filamens durs, qui courent fur la terre, & y prennent racine ; c'eft ce que l'on emploie. Si les petits habitans des mornes entreprenaient d'en cultiver, ils y trouveraient de la reffource, en fefant bientôt tomber la falfepareille du Levant.

On voit encore ici croître naturellement une autre plante farmenteufe, mais différemment conformée, dont l'utilité pour la médecine n'eft pas moins reconnue dans le traitement des maux vénériens ; elle eft propre auffi à purifier la maffe du fang : c'eft la fquine ou efquine, fort commune en certaines de nos montagnes. On pourrait en faire un commerce avantageux, ainfi que de l'autre. Cette plante rampe comme

la vigne; & au-lieu que les feuilles de la salsepareille sont grandes, qu'elles poussent séparément de la lianne, en celle-ci les feuilles sont adhérentes à la partie sarmenteuse qui court & s'étend sur la terre comme toutes les plantes ligneuses: ses feuilles en partent; elles sont petites, pareilles à celles du framboisier ou plutôt de la ronce, à laquelle elles ressemblent davantage. Il serait aisé de provigner ces plantes utiles, & de les multiplier dans tous les lieux de la colonie, où elles ne se sont point encore montrées.

Le catalogue de tous les spécifiques qui croissent ou pourraient croître dans le pays, serait immense: il est peu d'arbres, même fruitiers, qui n'en puissent fournir; le gayac rend une gomme dont les propriétés sont depuis longtems connues, & que l'Europe estime autant que nous; les uns sont des spécifiques pour la dhiarrée, les autres pour l'hidropisie; enfin on trouverait ici de quoi soulager toutes les maladies, sans le secours des autres contrées. On y peut extraire, pour le soulagement des douleurs ou autres maux qui proviennent d'humeurs froides, des huiles & graisses de quelques animaux, propres à donner de l'élasticité ou remettre en mouvement les parties qui en sont affligées. L'huile de soldat, qui est le poisson d'une espèce

de coquillage emprunté, eſt admirable pour cela. Il n'y a pas juſqu'au ravêt, inſecte qui habite les maiſons & où on le pourſuit pour le détruire, qui ne ſoit un ſudorifique bienfaiſant; on va même juſqu'à l'adminiſtrer pour les maladies de poitrine. Le baume de ſucrier, qui eſt un grand & gros arbre, découle abondamment de ſon tronc & de ſes branches: il ſerait à ſouhaiter qu'il fût mieux connu; car ceux qui l'ont expérimenté, le préfèrent au baume du Pérou dont on fait tant de cas; il réunit les mêmes vertus & celles encore du copahu de la Guyane; en ſorte que, pris ou appliqué, il eſt également ſalutaire: je lui ai vu rétablir des eſtomacs délabrés qui ne pouvaient rien ſupporter. Il guérit promptement les coupures & autres bleſſures faites avec un fer tranchant.

Finiſſons par dire que la noix du médecinier, arbriſſeau naturel au pays, purge à la vérité violemment, mais qu'il ne ſerait pas impoſſible de corriger cet excès, & de rendre ce végétal un purgatif doux & utile. Combien en eſt-il ailleurs dans ce cas, dont l'art a eu le ſecret de faire un préſent utile à l'humanité? Les plus dangereux poiſons ſe transforment en remèdes ſalubres, auſſi-tôt qu'une main habile les a préparés.

Nous avons ici une autre plante très-commune, dont les qualités médicinales étaient sues sans être pratiquées : l'un de nos meilleurs citoyens, M. Fournier de la Chapelle, ancien Procureur-Général au Conseil du Cap, a depuis peu tiré du Palma-Christi une huile excellente, avec laquelle il purge tous ses nègres, jusques aux enfans à la mamelle, en diminuant ou augmentant la dose suivant l'âge ou le tempérament. On le rangeait dans la classe des purgatifs les plus violens; cet estimable Magistrat a démontré le contraire, & il en fera voir autant du médecinier, quand il le jugera à propos. Son âme bienfaisante se plaît à éprouver tout ce qui peut servir l'humanité. Le Palma-Christi est assez connu, pour me dispenser d'entrer dans son entière description. Il est arbuste, & porte des graines qui contiennent une humeur onctueuse, ressemblante à de la graisse ou du beurre, quand on met bouillir ces graines. On ramasse cette graisse sur la superficie de l'eau ; d'anciens habitans s'en servaient pour oindre tout ce qui a besoin de l'être dans leurs manufactures. On m'a assuré en avoir même fabriqué de la chandelle: ce qu'il y a de constant, j'ai vu dans quelques sucreries qu'on en usait au-lieu d'huile à brûler. Notre habile Procureur-Général a soupçonné que, exprimée à

froid, elle devait être un purgatif; il a réussi d'abord à en purger ses nègres, très-bien & sans tranchées, & on en a ensuite donné à des blancs qui s'en sont aussi bien trouvés.

Je ferai voir tout-à-l'heure que les nègres sont plus ingénieux que nous dans l'art de se procurer la santé; en fait de guérisons simples & naturelles, ils ont plus de connaissances que les blancs qui s'y appliquent toute leur vie.

Notre colonie possède une infinité de nègres & même de nègresses qui exercent la médecine, auxquels on voit beaucoup de blancs se confier. J'ai vu de leurs cures qui m'ont beaucoup surpris.

Quand ils sont livrés à eux-mêmes, les nègres ne connaissent ni la saignée ni les lavemens: les purgatifs & les tisanes sont leurs seuls régimes; à quoi ils joignent les bains, souvent froids, sans en ressentir nulle incommodité. La plupart ont apporté les traitemens qu'ils se font, de leur pays, où quelques-uns étaient en fonction de les exercer: aussi voit-on parmi ces derniers de grands empoisonneurs; ce qui est si commun, que l'on se donnerait de garde d'en faire choix, si l'on apprenait à bord des nègriers qu'ils étaient Médecins chez eux. Il en a coûté cher à M. le Normand de Mézi & à la colonie, pour n'avoir pas su qu'un nommé Macandal, nègre de Mezurade, l'avait été dans

son pays : d'un autre côté, c'est à la prise de ce nègre, chef de parti, que l'on doit la découverte de cet horrible fléau d'empoisonnement, qui a si fort désolé notre colonie, & qui n'y est encore pas tout-à-fait éteint.

Il est rare que les nègres soient sujets dans cette isle aux mêmes maladies que nous. Les nègres de la côte & les nègres Créoles sont presque en ce genre deux espèces différentes; car ceux-ci, quoique d'une complexion forte & vigoureuse dont n'approchent point nos Créoles blancs, ont pourtant plus fréquemment que les autres la fièvre & les diverses sortes de maladies auxquelles les blancs paraissent spécialement affectés. Les nègres nouveaux, qu'on nous amène d'Afrique, sont d'un tempérament plus dur; ce qui provient sans doute de la manière dont ils ont été élevés dans leur enfance, mangeant peu de viandes, & peut-être même point du tout. Jamais les nègres nouveaux ne paient, en arrivant dans la colonie, ce qu'on y appelle *le tribut*.

Les nègres de la côte, sur-tout lorsqu'ils ont souffert dans la traversée, sont sujets à un scorbut dangereux (celui de mer), qui en enlève la plus grande partie presque aussi-tôt après leur débarquement. Il est arrivé que des cargaisons entières de trois ou quatre-cents noirs, ont péri en moins de six mois. Les précautions

qu'on y apporte préſentement, empêchent qu'il n'en meure autant, quoiqu'il ſoit quelquefois difficile à un habitant d'en ſauver le tiers ſur trente. On a ſoin de s'informer, ſi une cargaiſon eſt bien ſaine; mais la même raiſon d'intérêt, qui oblige à avoir cette attention, porte les Capitaines à cacher ce qu'il ſerait eſſentiel de ſavoir; ils ont même l'art de farder pour ainſi dire leurs nègres: le plus fin de nos habitans y eſt ſouvent trompé. On les lave, on huile tout leur corps, on leur raſe la tête, ainſi que la barbe; enfin on s'y prend de manière que les barbons paraiſſent de jeunes-gens. Un Capitaine négrier, dont je feſais la vente, avait ce ſecret à un tel point, que je vis un vieux habitant, qui ſe donnait pour bien ruſé, acheter, malgré les ſignes que je lui feſais, un nègre de plus de cinquante ans pour un jeune-homme. On eſt fort étonné, quand la barbe eſt revenue, de l'appercevoir blanche ſur le viſage d'un nègre à qui l'on ne croyait que du poil folet.

La petite-vérole, qui fait de ſi grands ravages dans le monde, n'en fait pas de moindres dans les vaiſſeaux négriers. On a ſagement réglé que, lorſqu'une cargaiſon en eſt attaquée, on lui fera faire la quarantaine dans une iſle voiſine, ou dans un lieu écarté. Ce règlement,

tout utile qu'il eſt, n'eſt pas plus obſervé que beaucoup d'autres. Le Médecin & les deux Chirurgiens du Roi ſe tranſportent à bord du vaiſſeau négrier, auſſi-tôt après qu'il a mouillé. Je dirai, puiſque l'occaſion s'en préſente, qu'il y a dans chaque ville de la colonie, ou groſſe bourgade, deux Chirurgiens ou un ſeul revêtu des deux places: l'un eſt le Chirurgien-major de la place, l'autre le Chirurgien-major de l'Amirauté; qui tient ſes proviſions de l'Amiral; celui-ci eſt deſtiné à veiller ſur la rade, à viſiter les coffres de chirurgie, fort mal compoſés dans les navires marchands, & à donner des certificats de ſanté, dont les navires Provençaux, ce qui eſt ſingulier, cherchent le plus à ſe diſpenſer. Ces Officiers de ſanté ont preſque toujours une condeſcendance aveugle pour les intérêts de l'Armateur, ou les prières du Capitaine, qui quelquefois auſſi les trompe, en leur taiſant que ſes captifs aient été infectés de la petite vérole. Quand ils s'apperçoivent de quelque choſe, il leur dit que la maladie eſt paſſée, que ce qu'ils en voient n'eſt que le reſte des derniers guéris, tandis qu'il leur en dérobe qui ſont très-malades. Il eſt vrai qu'une cargaiſon eſt perdue ou ſouffre une grande perte dès qu'on lui fait eſſuyer ce préſervatif contre la contagion dont eſt menacé le pays où on

l'introduit. Mais devrait-on balancer, en pareil cas, entre le bien général & le particulier ?

Les habitans soigneux, entendus, dont le nombre n'est pas le plus grand, n'achètent jamais de nègres nouveaux, quelque sains qu'ils leur paraissent, sans les traiter comme s'ils étaient atteints de maladie. La saignée, hors d'usage en ce cas par la crainte du scorbut, est suppléée par des purgatifs & de bons alimens; on les rafraîchit, on leur procure de l'exercice, sans les fatiguer; & peu-à-peu ils s'accoutument au travail, funeste pour ceux que l'on y met d'abord, sans user d'aucune précaution.

Lorsque les nègres nouveaux se sont acclimatés, ils deviennent sujets à beaucoup plus d'infirmités que dans leurs pays; ce qui n'est pas surprenant: la fatigue, les veilles, un travail assidu & continuel, à quoi ils ne sont rien moins qu'accoutumés, le changement de nourriture, peut-être la différence de l'air, toutes ces choses occasionnent des révolutions qui dérangent leur tempérament naturel, que l'usage trop fréquent de la boisson forte, connue sous le nom d'eau-de-vie de cannes, achève de miner insensiblement; aussi est-il rare que les Africains vivent vieux, lorsqu'ils sont transplantés dans l'Amérique. Les Nations chez qui ils sont même le plus ménagés, expérimente cette vérité comme nos colons.

Ceux qui viennent en droiture de la côte de Guinée, apportent en eux le germe de différens maux inconnus parmi nous; des vers d'une eſpèce unique, des indications particulières de maux vénériens, & bien d'autres maladies qui ne ſe ſont découvertes que depuis leur fréquentation, & ne ſe communiquent que trop par la débauche. On a dû être d'une ſurpriſe extrême, en voyant des blancs affectés de maux, dont la médecine n'avait encore eu aucune notion. J'en donnerai une légère idée, afin que l'on n'y ſoit plus trompé en Europe, & que dans des ſujets venus de notre climat, on apprenne à diſtinguer ce qui eſt l'effet d'une funeſte communication avec les noirs, des ſimptômes ordinaires à nos maladies.

Comme nous, les nègres ſont ſujets à toutes ſortes de vers; ce qui ne doit point étonner vu les vilenies & les crudités dont ils ſe nourriſſent par préférence: mais ils ſont particulièrement infectés d'une autre eſpèce de vers dont on commence à appercevoir des traces chez les blancs qui ne vivent pas mieux. C'eſt le *vers de Guinée*, d'une longueur démeſurée & d'une figure ſingulière. Il ſe tient entre cuir & chair, où il ſe gliſſe dans toutes les parties intérieures de la peau, y excitant des élevûres, l'enflûre la plus dangereuſe, qui aboutit bientôt à la

putréfaction, & qui intercepte le cours du ſang & des fluides deſtinés à l'entretien de ces parties. C'eſt en quoi il eſt aiſé de remarquer que l'épiderme eſt la cauſe unique de la couleur des nègres ; parce que l'interruption de la liqueur qui y coule ſans ceſſe, leur fait devenir la peau d'un blanc fade. On tâche d'attirer ce vers au dehors, & il ſe montre ſouvent de lui-même. Dès qu'il paraît, on le roule ſur quelque choſe, & on le tire tout doucement avec de grandes précautions : car, ſi on venait à le rompre, tout ce qui en reſte ſe pourriſſant, occaſionnerait un état affreux au ſujet malade. Les abcès, les tumeurs, la mortification des chairs où cette pourriture ſéjourne, la maſſe même du ſang qui ſe corrompt, tout indique en ce cas des maux ſucceſſifs & périlleux. Il faut donc être doué d'une grande patience, pour enlever peu-à-peu ce fatal inſecte. Comme il ne réſide point en des endroits que puiſſent parcourir les remèdes évacuans, les purgatifs, alors il n'y a que les ſcarifications, le bouton de feu, les plus violens cauſtiques, les cataplaſmes émolliens, & tout ce qu'on a inventé de plus fort pour être appliqué ſur la peau, qui ſoient capables de venir à bout d'extirper un corps étranger ſi nuiſible. Quand, en le tirant en vie, on ſent la moindre réſiſtance, il n'y a point à balancer pour lors;

il eſt néceſſaire d'abandonner l'opération, juſqu'à ce qu'on trouve le moment où le vers ſe prête de lui-même : on lie & on attache fortement ce qui en eſt dehors, attendant un inſtant plus favorable. J'ai vu de ces vers qui avaient plus de vingt braſſes. Ils ſont plats, quelques-uns de couleur cendrée, d'autres blancs. L'opinion la plus répandue eſt qu'ils ſont engendrés par la mauvaiſe eau, dont boivent la plupart des Africains. Les Capitaines négriers m'ont en effet confirmé que, dans divers comptoirs de la Guinée, elle y eſt déteſtable ; je ne ſaurais me figurer que ce ſoit la ſeule origine de cette maladie, qui ſerait commune en d'autres lieux, ſi c'en était la raiſon. Le plus grand nombre des nègres en devrait être d'ailleurs attaqué, & ce n'eſt que la plus petite partie. De plus, on en a vu à des blancs qui n'avaient point voyagé ſous le ciel brûlant de l'Afrique ; au contraire, il eſt rare que ceux qui y demeurent en ſoient atteints. Comme il arrive du vers-ſolitaire, le vers de Guinée eſt ſeul, perſonne n'a pu me dire en avoir vu davantage dans un même ſujet.

Le *vers-ſolitaire* eſt ici comme en Europe ; ainſi je ne penſe point qu'il ſoit particulier aux nègres, ni qu'il vienne d'eux. Sa forme eſt encore plus extraordinaire que celle du vers de Guinée :

il eſt fort long comme lui, ſans l'être pourtant autant; ſa tête eſt groſſe, à-peu-près faite comme celle du poiſſon nommé têtard : pour ſon corps, il eſt compoſé d'une infinité de petits anneaux ſemblables à une chaîne ; & il a beau le rompre, ce redoutable inſecte reprend bientôt ce qu'il avait perdu, qui renaît avec aſſez de promptitude pour que l'animal ne perde rien de ſa voracité. Il dévore la ſubſtance de tous les alimens, ſe tenant à l'orifice de l'eſtomac, par où il reçoit tout ce qui forme le chile, empêchant par-là que le ſang ne ſe répare, ainſi que cette partie ſubtile & volatile des alimens y eſt conſacrée. Voilà ce qui fait que les perſonnes attaquées du vers-ſolitaire, ſont ſi maigres qu'elles dépériſſent à vue d'œil, quoiqu'elles mangent continuellement. L'extraction par la bouche en eſt difficile, délicate, même périlleuſe, quoiqu'on ait vû quelquefois réuſſir d'habiles Opérateurs à l'extirper de la ſorte. Voici un remède bien ſimple, pratiqué devant moi par une nègreſſe ſur une dame mourante, qui avait en vain épuiſé toutes les reſſources de la médecine : elle ne lui fit avaler qu'un verre de jus de citron, dans lequel elle avait délayé une ou deux pincées de cendre, n'importe de quoi. Apparemment que cette drogue l'empâte & l'étouffe : quoi qu'il en ſoit,

le vers mourut, & cette dame vit encore avec un embompoint qu'elle ne connaissait pas auparavant. Il faut ensuite beaucoup purger, afin d'expulser ce corps étranger, dont la corruption causerait certainement des maladies qu'il s'agit de prévenir.

Les *pians* sont une autre maladie originairement particulière aux nègres, mais dont on voit aujourd'hui des blancs crapuleux être infectés. C'est un nouveau simptôme vénérien, qui prouve, à mon avis, que la sphillise est moins naturelle à l'Amérique qu'on ne pense, puisque voilà une de ses plus cruelles indications, qui y était entièrement inconnue, avant qu'on y eût introduit des peuples d'Afrique. Ce qui doit achever d'en convaincre, c'est que la plupart des négrillons & des négrites que l'on apporte à Saint-Domingue, y viennent tachés de ces vilains pians que les Capitaines, qui nous les vendent, ont trouvé le secret de faire disparaître pour quelque tems par de simples palliatifs : on ne les a pas plutôt achetés, qu'ils reparaissent & qu'il faut les faire traiter à fonds. Donc ce mal tire son origine du lieu d'où ils arrivent; donc il vient de naissance; donc il ne nous est connu que par la fréquentation que nous avons avec les Africains; donc il ne faut point aller chercher autre part la source

de ce vice horrible qui eſt venu corrompre l'Univers, ou du moins l'infecter encore plus qu'il ne l'était.

Ces pians ſont des boutons purulens, qui croiſſent ſur toutes les parties de la peau, & qui, pleins de virus, indiquent le mal le plus enraciné ; ils ſont pourtant d'une nature différente de tout ce que l'on a pu obſerver juſqu'à préſent dans les effets de cette infame maladie. Le mercure, en en déracinant la cauſe, ne ſuffit pas pour guérir tout-à-fait les pians ; il eſt auſſi néceſſaire de les traiter ſéparément, d'appliquer deſſus des onguents qui les deſsèchent, ſans quoi, malgré la cure de ce qui en eſt le principe, il ſe formerait des puſtules qui dégénéreraient en ulcères malins & plus fâcheux que le fonds du mal en lui-même. Quelques Chirurgiens ſe contentent de faire paſſer ces pians, &, n'allant point à la ſource, ſe ménagent l'occaſion de recommencer ſouvent ce manège, qui épuiſe la bourſe des colons, en enrichiſſant l'Eſculape. Auſſi les habitans qui ne ſont point dupes, ont-ils adopté des traitemens où le mercure, ſi difficile à manier pour qui ne le connaît pas, eſt employé d'une façon peu dangereuſe, & que l'on peut adminiſtrer ſous leurs yeux. La tiſane de la Martinique ou de la Guadeloupe (car elle porte l'un

&

& l'autre de ces noms indifféremment), sert maintenant à traiter tous les maux vénériens. Quoiqu'il faille avoir une forte constitution pour soutenir un remède qui ne convient point à tous les tempéramens, quelques blancs s'en servent avec autant de succès que les nègres. En voici la recette, telle que je l'ai vue mettre en pratique : « Prenez salsepareille fendue & coupée de la longueur d'un pouce, deux onces ; esquine coupée & séchée, deux onces ; gayac, ou son écorce, coupé & séché, deux onces : mettez ces drogues dans un pot de terre vernissé, avec deux bouteilles d'eau : prenez avec un bâton la mesure de la hauteur de ce qui est dans le pot ; ajoûtez quatre autres bouteilles d'eau & deux onces d'antimoine cru, qui sera pilé & enfermé dans un linge ; vous suspendrez ce nouet dans le pot. Faites bouillir ensuite à petit feu égal jusqu'à ce qu'il ne reste plus que deux bouteilles : tirez-les, & remplissez après cela le même pot de nouvelle eau qu'on fera bouillir sur le marc. Il faut prendre une bouteille de la première eau par jour, en trois fois, de grand matin, à midi & le soir. Le régime est de ne manger que du biscuit & de la viande grillée, de n'user pour toute boisson que de la seconde eau, avec laquelle on lave aussi

les malingres (1) que pourrait avoir le malade.

Cette tiſane eſt bonne, mais il faut des tempéramens de nègres pour la pouvoir ſupporter. J'ai vu des blancs la prendre, & être radicalement guéris de l'état le plus fâcheux. Je rapporterai ci-après la compoſition d'une autre tiſane moins compliquée, que l'on dit avoir été inventée par les nègres, & qui n'eſt guère moins violente, quoique plus ſimple & qu'elle ait les mêmes bons effets.

Les nègres ſont encore ſujets à pluſieurs autres maux, qui n'attaquent guère les blancs, & qui prennent leur ſource dans un ſang trop épaiſſi, dans des humeurs différentes des nôtres, qui ne filtrent qu'avec peine, & dans l'altération naturelle des liqueurs. Je ne ſais ſi je me trompe, mais j'ai remarqué que le ſang des nègres diffère naturellement & ſubſtantiellement du nôtre, étant beaucoup plus épais, plus noir, moins viſqueux & bien moins fluide : on dirait effectivement, à l'examiner de près & avec attention, qu'il ſerait preſque dénué de la partie blanche, qui conſtitue auſſi eſſentiellement notre ſang que la partie rouge. Je ſouhaite que ceci ſerve à faire étudier ce ſang plus attentivement ; peut-être y découvrira-

(1) Plaies, puſtules.

t-on des ſingularités que je n'ai pu qu'entrevoir.

Quoi qu'il en ſoit, les nègres ſon ſuſceptibles de maladies particulières ſous ce climat, dont nous paraiſſons exempts, ſoit que cela vienne de la différence des alimens, ou d'une conſtitution ſingulièrement affectée à ces maux. Nous y avons des maux de jambes, ils ne ſont pas même rares; mais on n'a vu nul blanc, quelque vie miſérable qu'il mène, quelque liaiſon qu'il ait avec les noirs, en avoir de ſemblables aux leurs. Un Peintre, M. Dupont, en avait deſſiné une ſi monſtrueuſe, que, ſi j'euſſe pu l'obtenir pour la faire graver, on conviendrait que jamais rien de pareil n'avait frappé les regards en Europe. Ces jambes monſtrueuſes ſont communes ici. Ce n'eſt point aucun effet de ſcorbut, il eſt en nous plus apparent que dans les nègres. Enfin, la cauſe en eſt ſi peu connue, que l'on a mieux aimé croire que c'était une ſuite de poiſon, que d'en rechercher l'origine dans le nègre même.

Les chairs fongueuſes leur ſont ſi particulières, ſi analogues à la moindre indiſpoſition qu'ils ont, & ſi ſuſceptibles d'être attaquées au plus petit dérangement de leur ſanté, que je ne ſaurais me perſuader que ce ne ſoit pas l'effet d'une conſtitution différente de la nôtre. Seraient-ils pétris d'un autre limon? J'ai

quelquefois pris plaisir à les considérer dans toute leur essence morale & phisique; j'avouerai qu'il a fallu me rappeler les points fondamentaux de ma religion, pour imposer silence là-dessus à une raison trop impérieuse.

Ils ont donc des maux de jambes & de pieds, qui leur sont particuliers : les plus forts caustiques n'y font rien. Il en est quelques-uns de légers qu'on guérit avec le vitriol, le vert-de-gris, & les autres remèdes que la chirurgie emploie pour détruire ces chairs pourries & gangrenées : il y en a dont le vice est tel, qu'il résiste à tout, & qu'il met en défaut l'habileté du plus expert Opérateur, après avoir même purgé le sang de tout ce que l'on y croyait d'impur. Les maux de la moindre espèce en ce genre, sont les *crabes* & les *guignes*, qui naissent aux nègres sous la plante des pieds. Il y faut remédier dans l'origine, parce qu'ils acquièrent, en vieillissant, une malignité qui en rend l'extirpation difficile : ce sont des chairs dures, calleuses, qui s'élèvent au dessus de la superficie ordinaire de la peau, qui ont des ramifications ou racines qui les font végéter & croître sensiblement; de sorte que le malade ne peut bientôt plus marcher.

Il est à présumer de ces accidens extérieurs, que les parties intérieures du corps des nègres,

ainſi attaqués, ne ſont rien moins que ſaines: cependant on en voit vivre avec ces maux, ſans qu'il paraiſſe rien au dehors qui dénote le vice conſtitutif qui eſt en eux; leur ſanté paraît bonne, ils n'en travaillent pas moins; ainſi cette eſpèce d'hommes eſt faite pour dérouter toute la ſcience humaine. Leur eſtomac, bien meilleur, bien mieux conſtitué que le nôtre, ſupporte les vivres les plus indigeſtes, ſans en être incommodé. Il eſt vrai que l'habitude eſt une ſeconde nature. On ne peut que s'étonner qu'ils ne ſoient pas plus ſujets au ſcorbut. Leur ſang ſerait-il moins diſpoſé à le recevoir, en raiſon de ſon épaiſſiſſement naturel ?

Le travail, auquel on occupe perpétuellement les nègres, contribue beaucoup, à mon avis, à les débarraſſer, par la voie de la tranſpiration, de ces ſucs groſſiers que doivent amaſſer en eux les alimens dont ils uſent. Ils font avec cela des diètes forcées, qui ne nuiſent point à leur ſanté: car ce ſont tous les repas que nous accumulons inconſidérément les uns ſur les autres, qui nous rendent ſi valétudinaires, en dérangeant nos eſtomacs. Le repas du ſoir eſt ſur-tout celui qui nuit davantage & mine inſenſiblement notre tempérament. Après avoir copieuſement ſoupé, on va ſe coucher ſur-le-champ, ſans donner le loiſir à

la digeſtion de ſe faire (car c'eſt l'uſage du pays) ; les ſueurs du jour ſont interceptées par la fraîcheur des nuits, durant leſquelles on ne ſe couvre preſque jamais : l'eſtomac ſurchargé perd de ſon reſſort peu-à-peu, & à la longue il devient d'un relâchement, d'une pareſſe dont il eſt aiſé de s'appercevoir, pour peu qu'on y faſſe attention. Loin de devenir ſage par tous ces avertiſſemens, on continue à vivre de la même manière ; la fièvre ſurvient, un mal-habile Chirurgien ſaigne, & l'on meurt. C'eſt la deſtinée de la plupart des habitans de cette colonie, qu'on ſauverait par la diète & l'eau chaude. Or les nègres ne ſoupent point, ou très-rarement ; & ce qu'ils mangent le ſoir eſt ſi léger, qu'en vérité cela n'eſt pas capable de leur cauſer d'indigeſtion : ajoûtez qu'ils ne s'endorment que tard, aimant à cauſer entr'eux ; qu'ils retournent au travail au point du jour, exercice qui ranime toutes les facultés arrêtées par la fraîcheur de la nuit, bien moins dangereuſe pour eux par le feu qu'ils allument ſans ceſſe & qui échauffe leurs caſes, & parce que jamais on ne les ſaigne auſſi légèrement que l'on fait les blancs. Ils ſont heureux que la chirurgie les néglige!

La preuve que cet exercice d'un travail journalier leur eſt ſalutaire, c'eſt que les nègres

pareſſeux ſont bien plus maladifs que les autres. On peut l'obſerver ſur toutes les habitations. Ils deviennent hidropiques, mal-ſains, ſujets à la colique, aux fièvres & à tous les maux qui déſolent les blancs ſous un climat qui exige un exercice continuel pour s'y bien porter. Leur pareſſe les éloignant du travail, ils feraient des piliers d'hôpital, ſi l'on ne veillait à les en faire ſortir. Les habitans qui veulent réprimer ce déſordre, ne les y admettent qu'à bon eſcient, après avoir reconnu qu'ils ſont véritablement malades. Les nègres traitent eux-mêmes aſſez heureuſement le plus grand nombre de leurs maladies.

Voici ce que j'ai pu découvrir de leurs remèdes, la plupart d'entr'eux, ſur-tout les plus habiles, gardant un ſecret inviolable ſur la connaiſſance qu'ils ont de la vertu de quantité de *ſimples* que nous ne connaiſſons pas, à beaucoup près, ſi bien qu'eux. J'ai offert de l'argent à pluſieurs, pour être inſtruit en détail de tout ce qu'ils ſavaient ; je n'y ai pas mieux réuſſi qu'auprès de leurs prétendus ſorciers, qui valent bien les nôtres.

L'habitude des nègres qui veulent guérir des fièvres, eſt de ſe jeter dans l'eau la plus froide, de s'y baigner, & de ſe mettre ſur la tête des herbes fraîches qu'ils arrachent au fond des

ravines ou des rivières. J'en ai vu l'essai sur des blancs, qui convenaient que cela leur ôtait l'ardeur de la fièvre, que le mal de tête cessait presque aussi-tôt, & qu'ils se sentaient soulagés. Plusieurs m'ont même dit en avoir été guéris. Ces herbes se changent d'instant en instant, & se retirent toujours aussi chaudes que si on les eût fait bouillir : elles procurent de fortes transpirations, & débarrassent sur-tout la tête. J'ai éprouvé ce remède sur moi-même. Mais pourquoi douterait-on de son efficacité ? qu'on se rappelle ce que rapporte Chardin, de la manière dont la fièvre se guérit en quelques lieux de l'Orient, où l'on ne connaît d'autre cure, que de se faire jeter sur le corps des seaux de l'eau la plus fraîche.

Deux sortes d'herbes servent aux nègres pour l'usage ci-dessus marqué : la première est une espèce de pourpier, à qui ils donnent en effet le nom de *pourpier sauvage*, mais qui diffère de celui dont les campagnes sont remplies ; il ne lui ressemble, de même qu'au pourpier franc d'Europe, que par la forme & l'entrelacement de ses fibres rampantes, leur couleur, grosseur, & ce goût fade particulier au pourpier : quant aux feuilles, elles n'ont rien d'approchant, étant minces, longuettes, terminées en pointe. Le *pourpier - sauvage - aquatique*, ainsi que je le

nommerai, pouſſe un bouton extrêmement long, dans lequel eſt contenue ſa graine, & qui s'ouvrant laiſſe appercevoir une petite fleur jaune, mais ſimple, reſſemblante aſſez à la marguerite des champs.

L'autre eſpèce de ſimple propre à la fièvre eſt appelée par les nègres, *herbe-à-piment*, nom qui lui convient à cauſe de ſon goût; le plus fort piment ne pique pas davantage. Cette herbe ne rampe point comme la précédente; elle vient droite, peu chargée de branches, garnie de diſtance en diſtance de longues feuilles, étroites & pointues; au bout de chaque branche, il paraît un long cordon de petits boutons preſſés & arrangés avec ſimétrie, qui ſont blancs & fleuriſſent enſemble. Ce goût piquant n'eſt que dans les boutons & dans la feuille.

Une claſſe de pois, qui certainement ne ſervent point à la nourriture, ainſi qu'on en peut juger de leur nom de *pois-puans*, qui leur eſt bien dû pour leur puanteur extraordinaire, eſt employée dans les fièvres par les nègres : mais leur plus grande vertu eſt d'être un vermifuge excellent. On le prend par infuſion comme le thé, quoique ce ſoit la plus déſagréable boiſſon qu'il y ait. Il y en a de plus d'une eſpèce : la véritable & la plus commune eſt un arbuſte extrêmement branchu, dont la feuille eſt petite,

ronde, quoique terminée en pointe, d'un aſſez beau vert, mais d'une puanteur inſupportable. La fleur de cette plante eſt jaune, elle donne un pois dont la gouſſe reſſemble beaucoup à celle de la plante qu'on nomme en France la veſſe : ſa racine eſt ligneuſe, elle a les mêmes qualités que le reſte de la plante. Les nègres la font entrer dans la plupart de leurs décoctions ou tiſanes ; ainſi ils lui reconnaiſſent d'autres vertus que nous. Quelques-uns font brûler ce pois comme du café ; ils en expriment une liqueur qu'on dit ſouveraine contre les fièvres.

La *verveine* eſt ici fort commune & de pluſieurs ſortes : la puante eſt ici encore plus abondante que celle qui communique un ſi mauvais goût au lait & à la viande des beſtiaux qui en mangent dans les campagnes du Royaume : à Saint-Domingue on leur trouve fréquemment cette odeur dégoûtante, les champs y étant parſemés d'une herbe ſi peu flatteuſe au goût. Mais, comme il n'eſt point de plante ſi malfaiſante, à qui la Nature n'ait attaché quelque propriété utile à l'homme, la verveine-puante ſert aux nègres à faire des cataplaſmes ſalutaires pour toutes ſortes de coliques ; ils en compoſent auſſi des tiſanes ſouveraines, ſoit pour la colique, les pertes blanches des femmes, pour les filles mal-réglées, ou pour d'autres maux

communs aux deux ſexes. C'eſt alors de la racine dont ils uſent, infuſée à froid ou à chaud. L'eſpèce de verveine que je viens de décrire, ſe mêle ordinairement avec une autre nommée *verveine-bleue*, à cauſe de la couleur de ſes fleurs, laquelle n'eſt rien moins que pûante comme la première : ſes feuilles ſont grandes, découpées ſur les bords comme celles du fraiſier ; elles viennent par bouquets le long d'une haute tige, de diſtance en diſtance, & cette tige finit à-peu-près comme eſt terminée l'aſperge ; des fleurs qui approchent de la violette, croiſſent au bout de la tige vers ſon extrémité ; elles ſont ordinairement ſept à huit enſemble, détachées les unes des autres. Les nègres diſent qu'il n'y a point de poitrine délabrée que la décoction de ces plantes ne guériſſe, ni d'eſtomac qu'elle ne rétabliſſe. J'ai vu beaucoup de gens s'en trouver bien.

L'*herbe-à-charpentier*, connue aujourd'hui en Europe, & dont on fait un ſirop auſſi agréable que bienfaiſant pour les poitrines dérangées, vient encore à Saint-Domingue, où on la voit croître naturellement. Il y en a de deux eſpèces, la franche & la bâtarde. Il ſerait difficile de s'y tromper ; la première & la véritable ayant une odeur flateuſe, au-lieu que la ſeconde en a une tout-à-fait déſagréable. Cependant elles

ſont également utiles toutes les deux. Les nègres les mêlent enſemble, pour en compoſer des cataplaſmes qui réſolvent les abcès les plus durs ; ils y ajoûtent quelquefois de la verveine-puante, de la bleue, de la feuille de prunier-monbin, du bourgeon de patate, & autres émolliens. Ils ſe ſervent auſſi de l'herbe-à-charpentier pour toutes les douleurs internes, mal de côté, maux de gorge, gonflement d'amigdales, glandes, &c. Cette herbe eſt rampante, court ſur la terre, & ſemble très-aiſée à tranſplanter dans quelque pays que ce ſoit. La bâtarde pouſſe à l'extrémité de ſes branches de longs cordons de petites fleurs purpurines, qui naiſſent d'un bouton d'abord vert, mais qui prend enſuite une couleur rouge ; ſes feuilles ſont bien plus grandes que celles de la franche, liſſes, d'un vert de mer, aſſez ſemblable au fer d'une lance.

Les nègres font encore un grand uſage de deux autres plantes connues en Europe, mais qui diffèrent ici des mêmes que l'on y voit.

La *ſauge-Américaine* porte une longue feuille, épaiſſe, gluante, pleine d'une infinité de petites fibres qui la partagent & reſſemblent à des rameaux de veines ; les unes ſont groſſes, les autres auſſi petites que des vaiſſeaux capillaires. L'odeur approche de la ſauge de France, mais

beaucoup plus forte. La meilleure vient du Port-de-Paix : c'eſt la plus céphalique. Cette plante eſt regardée par les nègres, comme l'une des plus ſalutaires qu'il y ait dans l'iſle ; auſſi entre-t-elle dans preſque tous leurs remèdes internes ou externes.

La *pimprenelle-ſauvage* eſt pour eux auſſi d'une extrême utilité : ils s'en ſervent dans les maladies les plus déſeſpérées, & vont juſqu'à lui attribuer la faculté de chaſſer tous les vents de l'eſtomac, en l'appliquant uniquement deſſus. Elle ne reſſemble en rien à la pimprenelle de France, croiſſant en forme d'arbuſte haut & droit ; ſes feuilles ſont grandes, mais longuettes, ſans amertume non plus que le pied, étant au contraire d'un goût fade. Il naît au bout de chaque tige un long bouton, dans lequel eſt contenue ſa graine, qui vient parmi un nombre de petits filets, comme on en voit au cœur de l'artichaut. Le pied de cette plante devient fort gros, il renferme une moëlle ſpongieuſe, ainſi que le ſureau.

Enfin, les nègres uſent comme nous de toutes les eſpèces de *creſſons*, qu'ils emploient indifféremment en cataplaſmes ou en boiſſons froides & chaudes. Ils reconnaiſſent, de même que nous, que la meilleure eſpèce eſt le *creſſon de ſavane* ; effectivement c'eſt le plus excellent

anti-ſcorbutique qu'il y ait au monde. Le *creſſon de fontaine*, très-commun dans le pays, n'en approche point ; celui-ci eſt, à peu de choſe près, comme le creſſon de France; mais celui de ſavane en diffère extraordinairement : il vient en touffes rondes dans les endroits un peu humides ; les feuilles, toutes découpées, croiſſent en dehors, & forment un pied écraſé qui a du rapport avec celui de la chicorée naiſſante. Du centre de ce pied, quand le creſſon monte, il ſort de longs filamens, qui portent la graine à-peu-près comme dans l'oſeille. Cette ſorte de creſſon n'eſt pas la ſeule qui ait tant de propriétés ; il en eſt une autre eſpèce nommée *creſſon-doux*, qui croît en arbuſte, & dont on fait des balais, à qui l'on reconnaît les mêmes vertus : le précédent a un goût piquant, celui-ci l'a ſucrin & agréable ; quant à ſa feuille, elle eſt plus petite que celle de l'autre, découpée comme elle, naiſſant tout le long de la tige remplie de branches. Cette plante eſt chargée d'un nombre de petits boutons ronds, qui s'ouvrent & laiſſent ſortir une petite fleur blanche, accompagnée d'une quantité de petits filets. Il n'eſt point de gencives endommagées, même pourries, que ces deux creſſons ne rétabliſſent : ils raffermiſſent les dents les plus ébranlées, en les frottant ſeulement avec leurs feuilles,

& en les mâchant ; ils guériſſent juſqu'à des abcès dans la bouche ou dans la gorge : leur infuſion priſe comme du thé & coupée avec le lait, ôte l'acrimonie du ſang, lui donne de l'activité, fait paſſer les taches ſcorbutiques, & diſſipe radicalement le ſcorbut le plus invétéré. Bien des perſonnes, qui connaiſſent l'utilité de ces creſſons, en font un uſage très-fréquent. On en mange en ſalades, on en met dans les bouillons, même d'écreviſſes ; on s'en gargariſe, on boit deſſus, & l'on s'en trouve également bien : mais il faut avoir l'attention de ſe purger de tems-en-tems, n'y ayant point de remède qui échauffe davantage. Je préſume qu'un adroit Chimiſte extrairait de ces plantes un ſpécifique contre le ſcorbut, auſſi prompt que merveilleux, & que l'on pourrait tranſporter au-delà des mers.

L'*herbe-quarrée* eſt encore d'un grand uſage pour les nègreſſes : elles s'en ſervent en tiſanes dans les maladies occaſionnées par la matrice, vapeurs hiſtériques qu'elles nomment, comme la plupart de nos blanches, *mal-de-mère* : cette maladie eſt familière aux femmes noires, du moins à ce qu'elles diſent, & leur ſert ſouvent de prétexte pour ne rien faire. Mais ſi les femmes ſe trouvent bien de l'herbe-quarrée, les hommes trop échauffés n'en uſent pas avec moins de ſuccès. Cette herbe porte une grande

feuille sèche, qui croît ordinairement trois à trois, chacune découpée par ses bords, seulement dans une assez longue distance; le pied est une espèce de lianne compacte qui durcit comme du bois; il est quarré, ce qui a fait nommer ainsi la plante. Elle a encore de particulier, qu'il règne tout autour de ses branches & d'un nœud à l'autre, une feuille extrêmement étroite, au bout de laquelle naissent ses trois grandes feuilles, simétrie exactement observée le long de la branche. Il y a une autre herbe-quarrée, différente de la première, dont on se sert pour les yeux; elle est fort odorante. Toutes les sortes d'aromates sont ici très-communes.

Les nègres savent tirer parti de toutes les plantes que la Nature a semées libéralement sous ce riche climat. Heureux, quand ils ne s'en servent que pour procurer du soulagement aux infirmités! Mais malheureusement ils en abusent quelquefois. Il n'est pas jusqu'aux herbes les plus simples, en qui ils ne reconnaissent quelque propriété.

L'*herbe-à-bled*, dont les campagnes sont pleines & les champs empoisonnés, guérit, selon eux, les contusions, les meurtrissures, les abcès, les plaies de cette espèce les plus incurables pour notre pharmacie: ils la font bouillir

à

à petit feu, ils en forment une forte d'onguent qu'ils appliquent fur la plaie, après l'avoir lavée avec du taffia. Je dirai à cette occafion que l'eau-de-vie de cannes eft incomparablement meilleure que la nôtre, c'eft-à-dire l'eau-de-vie de France, & qu'elle contient beaucoup plus de parties balfamiques. Cette herbe reffemble parfaitement à celle d'Europe, qui y porte le même nom; mais je crois pourtant y avoir apperçu quelque différence, en ce que j'ai obfervé que le tuyau de celle-là eft velu en dehors, & le dedans eft rempli d'une moëlle, au-lieu qu'il eft vide en celle-ci. Du refte, c'eft la même conformation. La diverfité des climats donne aux mêmes plantes des qualités bien différentes.

Ils fe fervent d'un nombre infini de cauftiques, pour mordre fur les chairs, faire aboutir les tumeurs les plus dures, de la plupart defquels nous n'oferions nous avifer. La feuille de tabac & fon fuc ne font pas les moindres remèdes que quelques-uns d'eux emploient efficacement. C'eft ce qui fait que dans les maux vénériens, ils réuffiffent beaucoup mieux que nous, fans le fecours du mercure dont ils ignorent la préparation & l'ufage. J'ai vu des Chirurgiens en être atteints eux-mêmes; après avoir inutilement mis en œuvre toutes les reffources de la médecine, être contraints de fe livrer à

des nègres ou nègreſſes, qui réparaient ce que leur art n'avait pu faire.

On commence cependant à faire uſage d'une tiſane ſudorifique, que l'on dit être de leur invention, & que l'on prétend guérir la ſphilliſe invétérée, & même les *pianiſtes*. Rien n'eſt ſi ſimple ni moins compoſé. En voici la recette. On met infuſer & fermenter, dans un grand vaſe de terre verniſſé, de la ſalſepareille & du ſucre brut, à la doſe de deux onces de chaque drogue ſur une bouteille d'eau. On expoſe cette infuſion au plus fort ſoleil, pendant dix-huit jours: au bout de ce tems on en remplit des bouteilles, & l'on remet de nouvelle eau ſur le même marc, qui eſt encore expoſé au ſoleil durant ſix ou ſept jours. Le malade boit trois fois par jour de la première, & de la ſeconde à ſa ſoif. Il ne vit que d'alimens ſecs, comme biſcuit ou caſſave, & de viande de boucherie grillée ou rôtie. Quarante jours ſuffiſent pour parfaite guériſon. S'il a des ulcères, on les lave avec la ſeconde infuſion. Il faut commencer par le baigner cinq ou ſix jours de ſuite. Il doit travailler, parce qu'il faut ſuer, & ſe purger avec des bols mercuriels; addition faite, dit-on, par les Chirurgiens. On veut que celui qui pratique ce remède, engraiſſe à vue d'œil.

Outre les herbes & les simples, les nègres mettent tout en usage, séparément ou par mêlange; les feuilles des arbres, les racines, tout entre dans leurs compositions; les liannes leur fournissent le plus de remèdes.

La *lianne-à-Minguet*, nommée de la sorte d'un homme singulier qui joue un rôle dans l'histoire de notre colonie de Saint-Domingue, est de toutes la plus excellente. Cet ancien habitant, qui était un Empirique, guérissait ou prétendait guérir avec elle quantité de maux, que quelques vieux colons m'ont dit avoir vus disparaître une infinité de fois, & ne plus revenir. Les nègres s'en servent fréquemment, mais pour moins de maladies; ils l'appliquent sur les plaies où il y a inflammation, en exprimant le suc dessus, & couvrent ensuite le mal d'une feuille entière qu'ils ont fait passer au feu légèrement. C'est un fort bon suppuratif. Cette plante a beaucoup de rapport avec la vigne, rampe comme elle, monte & s'entrelace dans les haies ou autour des arbres: sa feuille, qui est large & épaisse, d'un très-beau verd, vient au bout d'une longue queue, avec une fleur simple & bleuâtre. Quand la plaie paraît avoir suffisamment suppuré, ils usent, pour la dessécher, de la feuille d'une autre espèce de lianne qui court à terre, & qu'ils ont ap-

pelée *bois de patate bâtard*; celle-ci eſt mince, quoique large, faite en forme de cœur. C'eſt un fort bon deſſicatif. Ils attribuent encore à la lianne-à-Minguet la vertu d'arrêter les plus violens maux de tête, en l'appliquant deſſus. Elle fait auſſi partie de preſque tous leurs cataplaſmes.

Ils ont une multitude d'autres liannes, dont ils ne font pas moins d'uſage, & auxquelles ils trouvent diverſes propriétés : comme la *lianne-à-médecine*, qui eſt réellement un purgatif fort & vigoureux; on ſe ſert du bois, dont on prend une braſſée en longueur, depuis une main juſqu'à l'autre, les bras étendus : c'eſt la meſure, que l'on coupe par petits morceaux. On les met enſuite infuſer le ſoir dans de l'eau, juſqu'au lendemain matin, que l'on avale cette eau après l'avoir paſſée au travers d'un linge ou d'une ſerviette. On ne tarde point à en reſſentir l'effet. Si l'on eſt trop mené, une rôtie au vin & au ſucre arrête ſur-le-champ la ſuperpurgation. Comme ce bois eſt extraordinairement réſineux, jetant du ſoir au matin une gomme blanchâtre, mais d'un blanc ſale, par toutes les inciſions qu'on lui a faites, quelques-uns n'uſent que de cette gomme, dont ils font de petites boulettes qu'ils avalent ; il en faut bien peu, n'y ayant guère de purgatif auſſi

violent. J'ai ouï dire, & je le croirais aſſez, que ce remède affaiſſe l'eſtomac, & qu'il faut l'avoir ſain & bien fort pour que ſon uſage ne l'affaibliſſe pas de plus-en-plus. Nos habiles diſciples d'Hippocrate corrigeraient aiſément ce défaut, & trouveraient le ſecret d'en compoſer un très-bon remède. Cette plante, comme toutes les autres liannes, pouſſe de fort longs jets, d'abord verts & aſſez gros, mais qui durciſſent, & qui deviennent un bois pliant & griſâtre : les feuilles, grandes, minces, naiſſent en forme de cœur, extrêmement pointues par le bout ; la fleur, qui eſt violette, ne paraît ordinairement qu'aux environs du carême. La gomme que répand cette lianne, eſt plus liquide qu'épaiſſe, mais elle prend de la conſiſtance à l'air, encore plus au ſoleil.

La *lianne-à-vers*, dont les nègres ſe ſervent auſſi beaucoup pour toutes les maladies que les vers cauſent à leurs enfans, eſt petite, verte, menue : ſa feuille eſt longue, preſque faite comme celle du chien-dent, quant à la figure. Elle porte un bouquet de fleurs blanches, d'une odeur douce & ſuave, épaiſſes & veloutées, dans le centre deſquelles il y a cinq petits boutons blancs comme de la neige. C'eſt encore une ſorte de bois laiteux. On le fait bouillir pour les enfans déjà grands, & ſimplement

tremper dans de l'eau pour ceux qui ſont trop jeunes. Il ſemble, à leur dire, que ce ſoit l'un des meilleurs carminatifs.

Une autre lianne, qu'ils appellent *langue-à-chat*, eſt une plante ligneuſe qui ne croît point comme les liannes, mais en forme d'arbuſte; elle eſt aſſez baſſe, n'ayant guère que deux ou trois pieds de hauteur : on peut dire qu'elle n'a point de tronc, ſes branches ſortant preſque toutes de terre, & naiſſant de ſes racines qui ſont en grand nombre, chevelues & ſans nulle propriété, du moins connue. Quant aux feuilles, elles ne ſont rien moins que petites pour un arbuſte ſi nain, étant de la longueur de quatre à cinq pouces, découpées ſur leurs bords à une grande diſtance, larges par le bas, & diminuant juſqu'à ce qu'elles ſe terminent en pointe. Leur rudeſſe au toucher eſt apparemment ce qui a fait donner à cette plante le nom qu'elle porte; parce qu'on éprouve, en paſſant deſſus le doigt à rebours, ce qui s'obſerve ſur la langue des chats extraordinairement rude. L'extrémité de chaque branche principale ou collatérale eſt ſurmontée d'un bouquet fort garni de fleurs, de la nature des clochettes, d'où ſortent après elles, & du fond de leur calice des filets déliés, raſſemblés & unis comme ſi c'était un petit pinceau. La graine qui y eſt inſérée doit être

bien menue, car il eſt impoſſible de l'appercevoir. Cette plante exhale une odeur très-forte, mais qui n'a rien de déſagréable, rappelant celle des foins de France, lorſque les prés commencent à y être bons à faucher. Ce doit être certainement un vulnéraire. Les nègres n'y attachent point cette qualité, n'uſant que de ſa feuille appliquée ſur les contuſions, meurtriſſures ou plaies entamées, & ils prétendent qu'elle a de grandes vertus. Ils en font auſſi uſage dans leurs bains & cataplaſmes.

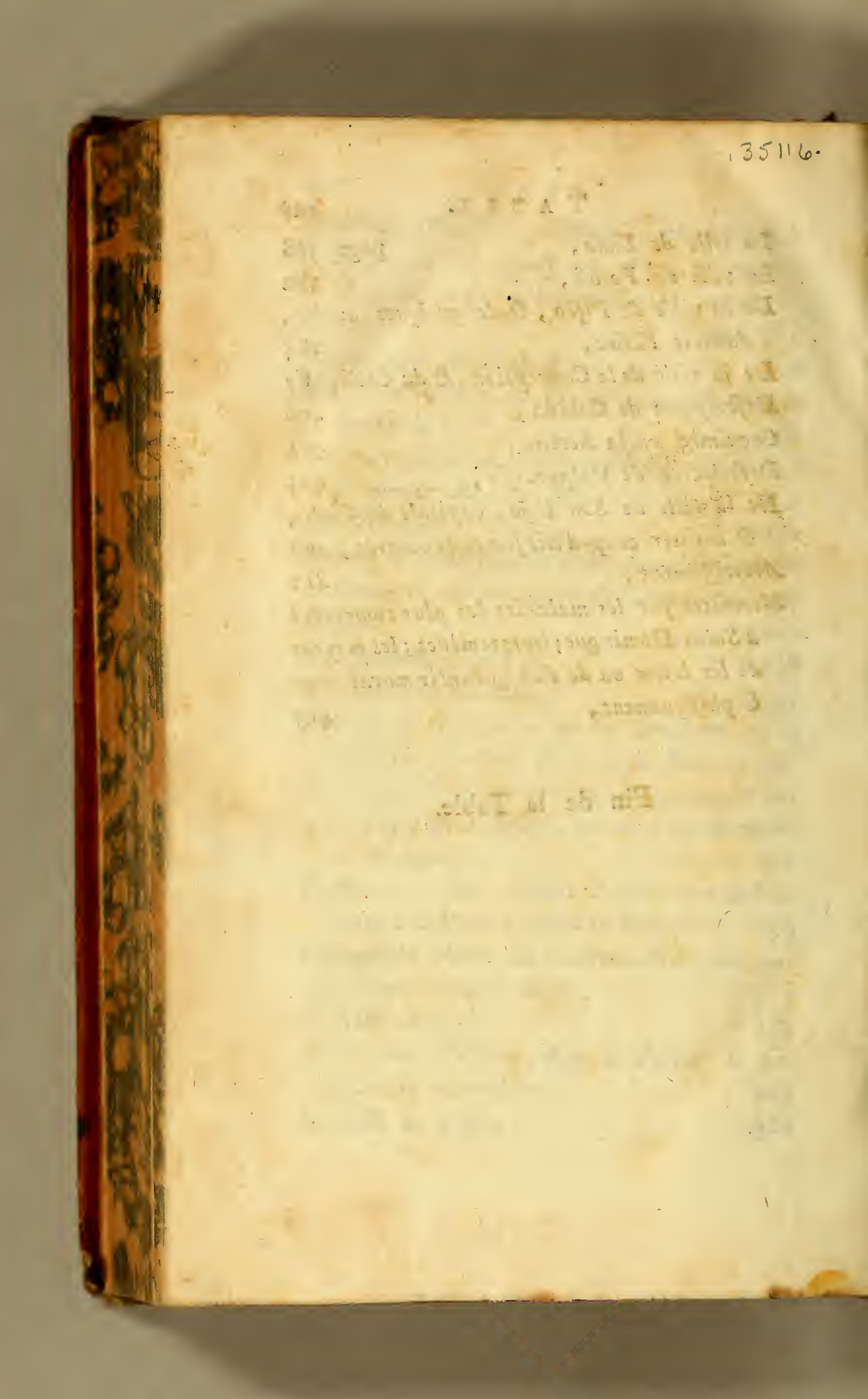
Voilà ce que j'ai pu recueillir de plus précis ſur les remèdes des nègres; mais je ſuis bien éloigné de penſer que ce ſoit là où ſe bornent toutes leurs connaiſſances en médecine. Je leur ai vu pratiquer d'autres remèdes, dont il m'a été impoſſible de leur arracher le ſecret. Quelqu'un ſera peut-être plus heureux que moi. Il faut gagner leur confiance, comme je l'ai fait de quelques-uns; mais n'ayant point de principes certains, & ne partant que d'une routine apportée de différens pays, il n'eſt guère poſſible de réunir les connaiſſances qui ſont éparſes entr'eux. Il faudrait pour cela un habile Botaniſte, doué d'une extrême patience, & qui eût commencé par ſe rendre familier tout ce que l'iſle de Saint-Domingue produit de végétaux. Les Anglais ſont en cela nos maîtres;

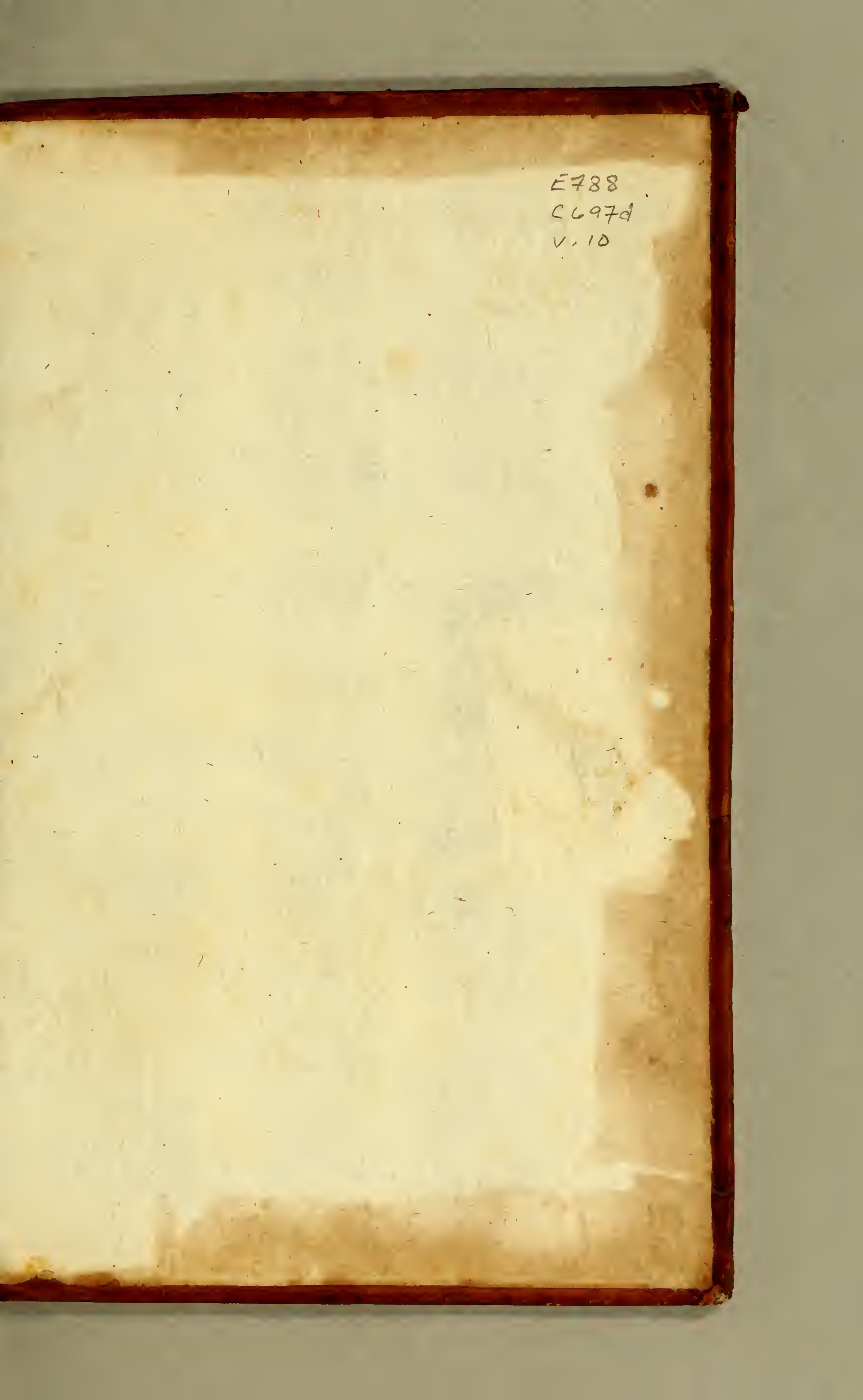
car on ſait qu'un de leurs Savans a publié une hiſtoire naturelle des plantes que produit la Jamaïque. Notre iſle en mériterait une ſemblable. On ſe convaincrait bientôt que ce n'eſt pas ſimple curioſité, & que l'art de guérir nos maladies y gagnerait de nouveaux ſecours.

F I N.

TABLE

Des différens Morceaux historiques, anecdotiques & descriptifs rassemblés dans cet ouvrage.




E788
C697d
v.10

